

MARIE GRANGE

BOISSET-LES-MONTROND

Notes et documents

2

VILLAGE DE FOREZ

1995

PRESENTATION

Il était attendu. Après le succès mérité du numéro un, voici le deuxième cahier de "Notes et documents" consacré à Boisset-les-Montrond. C'est l'oeuvre de Marie Grange qu'il n'est pas nécessaire de présenter tant sa disponibilité et sa gentillesse sont connues et appréciées aussi bien dans son village natal que parmi les familiers de la Diana, la vénérable société historique et archéologique du Forez.

Marie Grange nous présente une nouvelle série d'articles très différents les uns des autres mais qui pourtant forment un tout. Il s'agit de faire revivre, sous de multiples aspects, le présent et le passé, les lieux et les gens de tout un village. Les anciennes maisons communes sont évoquées comme les modestes croix des hameaux ou encore la belle cloche du village... Elle nous parle avec émotion et tendresse des gens d'hier, de leurs coutumes, des métiers disparus, du début des activités sportives au village...

L'activité économique d'hier et d'aujourd'hui n'a pas été négligée : la sériciculture oubliée, le commerce et l'artisanat depuis un siècle, la brève histoire du premier tramway de France entre Montbrison et Boisset de 1838 à 1844... On suit avec elle, depuis le XVIIIe siècle, la profonde transformation du Cerizet, un hameau au nom plein de poésie. Heureuse idée que d'avoir pensé à l'économie même si cela paraît prosaïque. C'est bien de cette activité, en effet, que vivent les hommes et dont dépend beaucoup la prospérité ou le déclin d'une localité, donc son histoire.

En ce sens, il s'agit bien de "l'histoire vivante", de celle qui établit des liens entre les générations, entre un passé parfois lointain et les gens de notre temps. Notre petite revue d'histoire locale permet - une nouvelle fois - à un village de s'exprimer grâce à la plume de Marie Grange. Nous en sommes heureux.

Joseph BAROU

"VILLAGE DE FOREZ"

A la mémoire
de tous les artisans des métiers disparus du village :
les meuniers, charrons, tailleurs d'habits, épiciers,
cordonniers, forgerons, maréchaux-ferrants.
Avec une pensée particulière
pour mes aïeux venus d'Estivareilles
comme taillandiers et maréchal-ferrant.
Tous méritent notre reconnaissance.

Remerciements

Je remercie très sincèrement toutes les personnes qui m'ont aidé à préparer ce recueil : mes concitoyens, Claude Déal, la municipalité, l'Association du Football, l'équipe de "Village de Forez" dont le désintéressement et l'appui ont permis ce travail. Les dessins sont d'Edouard Crozier et de Roger Faure à qui je redis ma gratitude.

RAPPELLE-TOI

Ils se sont tous levés, au début de ces pages,
 Laboureurs et meuniers, bourgeois et paysans...
 Lorsque dans le soir bleu, j'ai vu tous ces visages,
 C'était comme l'appel du dernier jugement.

Et moi ? et moi ? et moi ?... disaient leurs bouches closes
 Tu ne me connais pas ? - pourtant je suis d'ici.
 J'ai vécu à Boisset, et ma vie est enclose
 Dans les ruines des murs où j'ai prié aussi.

J'ai vu des gens heureux, des mariées toutes blondes,
 Des moissonneurs vaillants, des bouviers, des pêcheurs,
 Des maçons, des tissiers, des enfants à la ronde
 Des soldats, des malades, des gens de tous labours,

Les fileuses de chanvre, les bergers, les cardeurs,
 Les grangers, les charrons... boulangers, forgerons...

Ont pris le crayon noir, et tous d'un même coeur
 Entre les lignes... ici...

ont écrit tous leurs noms.

Dupin
 Courjon
 Fricon
 Guy
 Agner
 Bouron
 Lecheige
 Moulon
 Berno
 Garnier
 Chalo
 Blanchon
 Bourret
 Griff
 Cour
 Bounien
 Gagnère
 Besson
 Richard
 Gancollon
 Cadot
 Bouthe
 Reynaud
 Reynaud
 Boux
 Gattel
 Teysclon
 Proust
 Teromet
 M.G.
 Durus
 Rochette
 Fontnet
 Falat
 Lionet
 Moll
 Durus
 Rochette
 Combray
 Veillas
 Rivillier
 Gaillard
 Vially
 Lazzari
 Berne
 Chaban
 Maisonnave
 Rochette
 Gaillard
 Geratelli
 Vignat
 Justin
 Abreal
 Lague
 Caine
 de
 Larin
 Roy
 Souche
 Estraignat
 Lyonnet
 Valenson
 Reconbet
 Rousset
 Gerin
 David
 David
 Dazeun
 Jouassard
 Marin
 Ponce
 Court
 Alph
 Boué
 Depulchère
 Salomon
 Dupin
 Cernobon
 Jaramillet
 alzial
 grange
 de
 Girard
 Peyron
 durieu
 mourier
 berne 5
 Gouthon
 Mathy
 Gallet
 Prodoo
 Mure
 Tahmier
 Blein

LES CROIX DU VILLAGE

Le village, comme ses voisins de notre pays, possède des croix. Leur histoire se perd dans la nuit des temps ou plus simplement dans l'indifférence commune. Les siècles passent. Si on ne signale pas tel fait, en telle année... bien vite s'estompent les souvenirs.

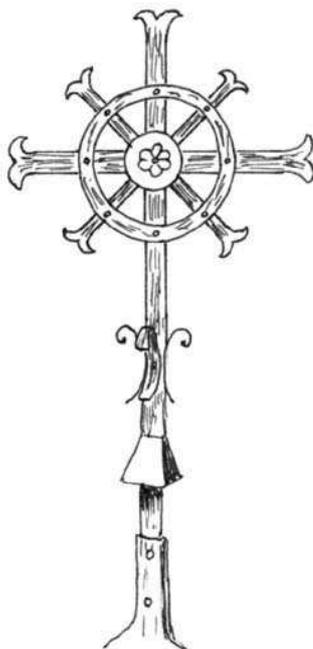
LA CROIX DU CLOCHER

La croix qui surmonte le clocher mérite une mention spéciale. Son orientation, sa place, les éléments qui la composent sont autant de symboles que nous essayons d'analyser.

En 1992, lors de la restauration de l'église, elle a été descendue, décapée, repeinte. La base se terminait par une cloche de zinc pour que la fixation soit étanche. Or, le métal usé, rongé, laissait ruisseler la pluie sur la charpente du clocher qu'il a fallu entièrement changer. Replacée sur cet endroit culminant de la commune, elle est à présent pourvue d'un paratonnerre.

En l'observant nous avons devant nous une croix métallique de deux mètres de hauteur, croix latine dont les bras transversaux égaux sont placés au tiers supérieur du poteau vertical. Les extrémités sont ancrées (en forme d'ancre de marine). Les forgerons de la plaine disaient : en queue de carpe. Cette croix latine est chargée d'une croix de saint André aux quatre bras égaux en forme de "X", aux extrémités ancrées également. L'univers est symbolisé par le cercle rivé qui entoure l'ensemble des ferrures des bras. A l'axe où se croisent ces bras est fixée une rose à six pétales ouverts. La rose, symbole de la beauté et de la perfection d'un travail fini est aussi l'image de l'accueil de l'Eglise fait à tous les hommes.

Cette croix surmonte de façon très élégante le toit de tuiles à quatre pans. Orientée d'est en ouest (du levant au couchant), elle montre la trajectoire du soleil : lumière de l'univers. Elle doit dater du XIXe siècle et pourrait être l'oeuvre d'un compagnon-serrurier.



LA CROIX DU CIMETIERE

La plus ancienne de nos croix est celle du cimetière. Elle est très simple, en pierre, avec un fût et des bras cylindriques. La base du fût, travaillée avec de légères moulures évasées porte la date : 1434. Le socle, comme tout l'ensemble, est en fort mauvais état. La croix est posée sur des dalles portant d'anciennes inscriptions. Ce pourrait être d'anciennes pierres tombales car cette croix était primitivement sur la place de l'église. Elle étend ses bras sur les tombes de nos défunts.

LA CROIX DES PIORONS

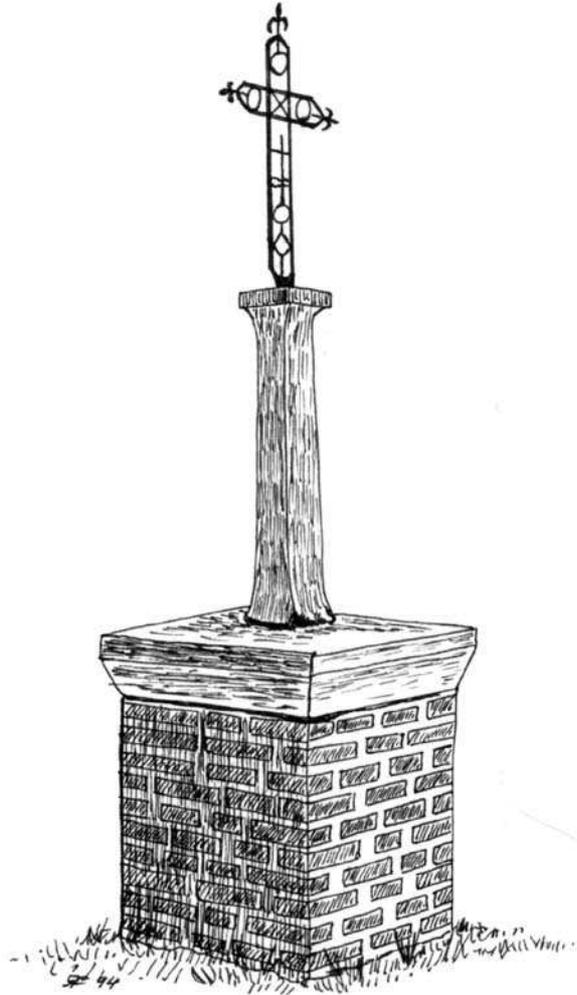
La croix, dite des Piorons, se trouve au bout du clos de la famille Delattre, à la fin du chemin des Vignasses. Ce chemin sans issue depuis la construction de l'autoroute A 72, conduisait jusqu'à Fontanes, un hameau de la commune de Chalain-le-Comtal.

Cette croix devait être très belle. Le croisillon de pierre finement sculpté portait le monogramme de la Vierge Marie dans un cercle. Les bras de croisillon avaient des anneaux en relief. Lorsque ce croisillon fut brisé, Jean de Prandières fit exécuter une croix en ferronnerie par Jean-Paul Pagès, le serrurier de Boisset. Le socle en pierre a été cimenté pour la consolider et la marche où l'on pouvait s'asseoir est maintenant ensevelie par les gravats et les herbes folles.



LA CROIX DE LA TERRASSE

Une croix de fer, assez modeste, est située à droite en allant du bourg au Cerizet, au carrefour qui dessert le quartier du Noyer à droite et le lieu-dit des Etangs à gauche. Son socle est construit en briques rouges et surmonté d'une tablette de pierre.



CROIX DU LIEU-DIT LE NOYER

Au hameau ancien de la Terrasse, la croix du Noyer possède un large socle de pierre. En 1948, le curé Chaverot fit fabriquer une croix de bois par Claude Peyron, le menuisier du village car il n'en restait que ce socle. Aujourd'hui le bois a beaucoup souffert des intempéries et aurait besoin d'être remplacé.

LA CROIX GERIN

A la Vergnat, face à la maison Gerin, contre le mur d'une propriété, se trouve la croix Gerin. Quand cette famille la fit ériger, elle était en fer. En 1944, elle a été remplacée par une croix de composition granitée avec une inscription pour demander la paix. Elle fut bénie au cours d'une procession, le 15 août 1944. Cette croix fleurie par les habitants du hameau est un symbole de la foi ancestrale de nos familles de Boisset.

LA CROIX DE MISSION

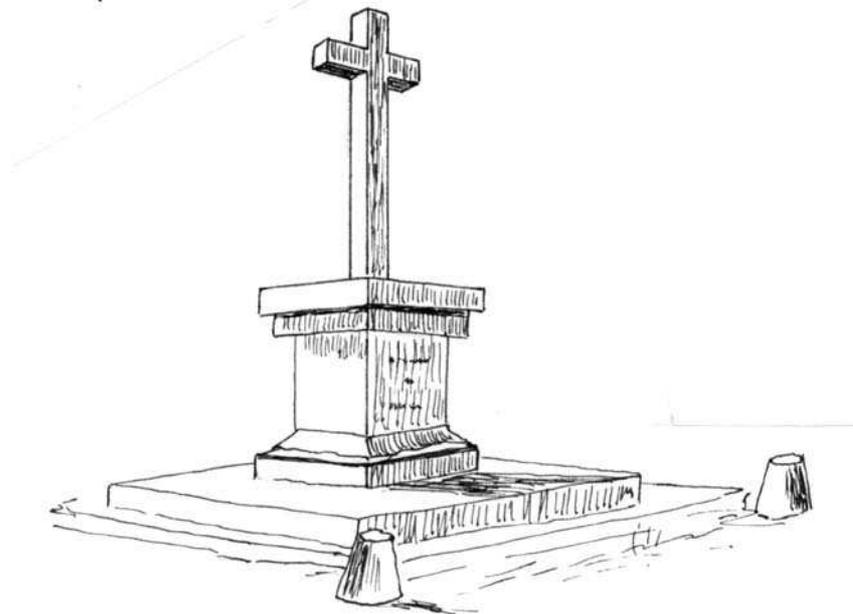
A l'entrée du village, la croix de fer qui est posée sur un socle de pierre sur trois marches larges en pierres de réemploi, est la croix de mission. Elle porte trois dates de mission sur trois de ses côtés : 1853, 1866, 1891. Il y a cinquante d'années, en 1950, deux énormes tilleuls l'encadraient, le tilleul étant l'arbre destiné à orner les croix de village. Un de ces arbres fut coupé pour faire place à un transformateur électrique qui resta peu de temps à cet endroit. Le transformateur n'y est plus mais on n'a pas replanté de tilleul.

La croix est très haute, elle porte les attributs de la passion : lances, éponge, plaque avec l'inscription "INRI", couronne d'épines à l'axe du croisillon. Elle est soutenue de volutes de fer forgé très artistiques. De tout temps les marches de pierre de cette croix ont servi de banc rustique où jeunes et vieux aiment s'asseoir pour bavarder en regardant les gens du village vaquer à leurs occupations.

LA CROIX DU JUBILE

La dernière des croix, dite croix du jubilé, a été refaite par les soins de la municipalité. Elle était très haute et le vent l'avait fait tomber. Ornée d'un petit massif de rosiers, elle est parquée entre des plots de pierre. C'est cette croix restaurée qui a été bénie le 28 mai 1994 par le père Mounier, secrétaire de Mgr Joatton, évêque de Saint-Etienne.

A cette occasion a eu lieu une procession. Précédée de la croix rituelle, l'assemblée a regagné l'église, en ordre, en chantant des cantiques. Ce jour-là avait lieu l'inauguration de l'église restaurée. Une messe solennelle, concélébrée par notre curé, le père Forissier, et le père Mounier rassembla les fidèles. Notre chorale paroissiale y interpréta les chants d'usage avec tout l'enthousiasme et le brio qu'on lui connaît.



Toutes ces croix élevées par la piété populaire avaient une vocation spéciale. Dressées aux carrefours, on s'arrêtait près d'elles pour les processions rurales. Certaines familles faisaient ériger des croix pour marquer leur foi en Dieu créateur et protecteur, en reconnaissance pour quelque bienfait accordé. J'ignore si certaines croix ont servi de relais pour les funérailles. La commune est si petite - 3 km de longueur - que les porteurs de cercueils pouvaient se relayer. Il n'y a jamais eu de corbillard attelé dans le village.



A



B



C



D



F



E



G

LA CLOCHE DE L'EGLISE¹

Dans le premier tome de "Notes et documents sur Boisset-les-Montrond", page 12, un exposé sommaire et un dessin vous présentent la seule cloche rescapée de la Révolution française. Notre clocher abritait trois cloches. Le 17 floréal de l'an II (26 mai 1794), deux cloches furent livrées à Feurs par le citoyen Pierre Berne, en exécution de l'arrêté du 26 brumaire qui décidait de n'en laisser qu'une par commune. A Boisset, nous avons gardé la plus grosse.

Cette cloche mesure 0,99 m de diamètre et 1 m de hauteur y compris l'anneau. Sans anneau elle mesure 0,80 m. D'après les calculs publiés par la fonderie de Villedieu-les-Poêles en Normandie son poids serait de 640 kg et le son qu'elle donne serait le fa dièse.

Le haut de la cloche porte une inscription (en capitales romaines) qui l'entoure :

XPS : REX : VENIT : IN : PACE : DEUS : HOMO : FACTUS

soit textuellement : "Le roi vient pour la paix et Dieu s'est fait homme".

Au-dessous sept médaillons ou cartouches représentent divers personnages :

. Saint Jean évangéliste (dessin A, ci-contre) portant une palme de la main gauche et un calice de la main droite (7,5 cm X 3,5 cm).

. Saint Jean-Baptiste (B) tenant de la main gauche un agneau nimbé (8 cm X 4 cm) ; l'église de Boisset était dédiée à saint Jean avant qu'elle ne passe sous le patronage de saint Blaise.

. Sainte Barbe (C), reconnaissable à la tour qu'elle porte de la main droite, sa main gauche tenant une palme (8,5 cm X 4 cm) ; on l'invoque pour détourner les orages de grêle si dévastateurs à la campagne.

. Saint Antoine ermite (D) qui tient un livre dans la main droite et une clochette dans la main gauche, derrière lui apparaît un porc ; le tau, ou croix des franciscains complète ce dessin (8,5 cm X 4,5 cm).

. Sainte Catherine (E) qui est vêtue d'une robe, d'un surcot et d'un manteau de cour ; elle porte une couronne sur sa chevelure et sa tête est nimbée. De sa main droite elle porte une épée appuyée sur l'épaule et de la main gauche un livre surmonté d'une palme. Sur le côté gauche, sous le manteau, se devine la roue armée de pointes (8 cm X 4 cm). C'est la représentation traditionnelle de sainte Catherine d'Alexandrie, martyre qui subit le supplice de la roue et mourut la tête tranchée en 307.

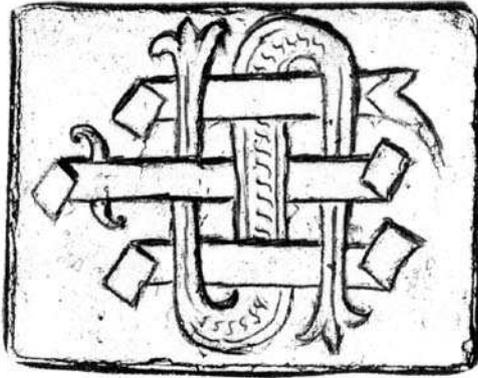
Lors de la visite pastorale de 1614, Mgr de Marquemont constate que l'église de Boisset possède une chapelle dédiée à sainte Catherine ainsi qu'un livre de l'office de cette sainte.

Les cinq premières vignettes sont entourées d'un dessin d'architecture gothique.

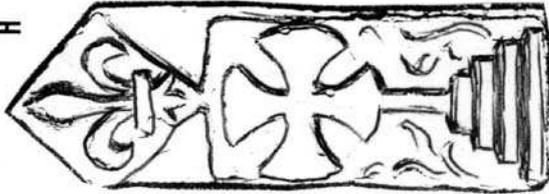
¹ Cet article a été réalisé en collaboration avec Claude Déal qui, d'autre part, a présenté sur le sujet une communication à la Diana. Qu'il soit remercié pour son aide précieuse.



H



K



I



J



J

. Saint Sébastien (F), officier romain né à Narbonne, martyrisé à Rome au III^e siècle et patron des archers. Il est représenté percé de huit flèches. Le procès-verbal de la visite pastorale de 1614 signale également la présence d'une chapelle dédiée à saint Sébastien à Boisset.

Comme on peut le lire dans le premier cahier consacré à Boisset la chapelle de Montrond était placée sous le patronage de ce même saint. Depuis 1482, Boisset étant devenu une dépendance de Montrond, il était normal que le saint patron de la chapelle de ses seigneurs soit aussi invoqué dans leur rendez-vous de chasse et figure sur la cloche qu'ils ont offerte à la paroisse (10,5 cm X 6,5 cm).

. Vierge-mère donnant le sein à l'enfant-Jésus (G) représentée sur un fond étoilé. La Vierge repose sur un croissant de lune. Cette représentation dite "Vierge à la lune" est de la Renaissance. La vignette, rectangulaire, est entourée de deux colonnes torsées surmontées d'une arcade en plein cintre (9,5 cm X 7 cm).

*
**

Au-dessous, à peu près à l'endroit nommé taille, se trouve une ceinture (dessin H) faite d'une succession de fleurs de lys alternant avec un rinceau de trois roses différentes, du lion de saint Marc et d'un rinceau de feuillages.

Sous la ceinture et de part et d'autre de la cloche figurent deux croix formées chacune de quatre bras égaux mesurant 9 cm. Chacun de ces bras porte quatre marches ou degrés surmontés d'une croix de Malte et terminé par une fleur lys (I). Le centre de la croix ainsi formé est vide. A égale distance des deux croix, on peut voir, d'un côté, un blason aux armes de France et surmonté d'une couronne de roi (J), de l'autre un un écusson portant le monogramme du Christ avec les lettres J.H.S. gracieusement entrelacées (K). En avant, au-dessous de la croix on lit la date : 1572, en chiffres arabes (L).

Tous ces cartouches sont l'oeuvre d'A. Mosnier, fondeur de cloches, de Viverols. On retrouve les mêmes dessins, à l'exception de saint Sébastien, sur la cloche de Saint-Sauveur-en-Rue(1)[Archives de la Diana. Beaucoup de précisions nous ont été apportées par Monsieur Claude Déal qui a procédé à un examen méticuleux de la cloche de Boisset. Il a réalisé les moulages des médaillons et une maquette au 1/10 d'une précision extrême de la charpente supportant les cloches].

Depuis 1983, la cloche de Boisset a été électrifiée et, depuis 1993, une horloge électronique synchronisée par radio avec l'émetteur de France-Inter d'Allouis lui permet de sonner les heures, les demi-heures ainsi que l'Angélus, avec une précision absolue.

*
**

Dominant le village dans son logis percé de baies romanes, la cloche de nos pays de vieille chrétienté jouit d'une incontestable vénération. Associée à tous les événements elle chante la joie, carillonne les baptêmes, les mariages, les fêtes liturgiques... C'est le glas des funérailles ou le tocsin des incendies, des inondations et de la guerre... C'est aussi l'appel de l'Angélus et de la messe du dimanche... La paix retrouvée !...

Aussi, la fonte d'une cloche était un événement capital dans un village lorsqu'on décidait de faire fabriquer par un professionnel sur place cet objet merveilleux ou ce monumental bourdon dont le son grave et profond résonnait jusqu'au tréfonds des hommes.

Les gens du pays apportaient leurs cuivres et même des bijoux d'or et d'argent qui allaient donner plus de limpidité aux vibrations. La bénédiction solennelle d'une cloche était un "baptême" inscrit dans les registres de catholicité, comme s'il s'était agi d'un être humain. On y notait les noms des donateurs, des parrains et marraines, du fondateur. Certaines cloches portent des devises, des prières, des exorcismes, le nom du curé ou celui du pape régnant. On vêlait la cloche d'une "robe" blanche en dentelles, de rubans, de fleurs. Le parrain et la marraine avaient l'honneur de faire tinter les premiers coups... On lançait dehors des dragées, on en distribuait aux paroissiens. J'ai assisté, il doit y avoir soixante ans environ, au baptême d'une cloche à Montrond-les-Bains avec ma mère et ma petite soeur et j'en ai conservé un souvenir paradisiaque!...

*
**

LES DEUX CLOCHES DISPARUES

Le décret du 23 juillet 1793 stipulait :

"Il ne sera laissé qu'une seule cloche dans chaque paroisse, toutes les autres seront mises à la disposition du conseil exécutif qui sera tenu de les faire parvenir aux fonderies les plus voisines dans un délai d'un mois pour y être fondues en canons."

Le 26 brumaire (16 novembre) le conseil général de la Loire prenait un arrêté pour faire descendre toutes les cloches dans une huitaine à l'exception d'une par commune. La paroisse de Boisset possédant trois cloches, deux seront livrées à Feurs le 17 floréal an 2 (6 mai 1794).

Voici, ci-dessous, le reçu de la livraison de ces deux cloches :

Le Citoyen Pierre Verne municipal de la Commune de Boisset
de Montrond dépose à la Commune de Feurs deux Cloches une pesant
quatre cent quatre vingt dix Livres cy 490
la seconde pesant deux cent trente cinq Livres cy 235
soit cent quatre vingt quatre Livres pesant cy 150
Cuivre pesant vingt cinq Livres cy 25
Feurs 17 floréal l'an 2. de la République Française une et
indivisible
on metton of. m.

PROCESSIONS D'AUTREFOIS

En 1987, Noël Gardon, secrétaire actuel de la Diana, a fait une enquête sur les processions des rogations dans le Forez. Un questionnaire a été adressé à toutes les paroisses. Boisset n'a pas répondu... Voilà un exemple typique de la façon dont s'effacent souvenirs et traditions. Au cours des siècles, ceci s'est répété tant de fois, qu'on a pu dire :

- "- Boisset ?... Quel Boisset ?... Boisset-Saint-Priest ?...
- Non : Boisset-les-Montrond.
- Connais pas !
- Boisset de vé Laïre, en patois : proche de la Loire."

Ou bien encore au certificat d'études :

- "- D'où viens-tu ?
- De Boisset-les-Montrond.
- Un si petit pays !... Personne ne le connaît."

Il n'y a rien de pire que la tiédeur et l'indifférence.

*
**

LES RAMEAUX

Tant que nous avons eu un curé résident et que sa santé le permettait, les processions rurales ou traditionnelles ont eu lieu.

Celle qui a survécu le plus longtemps, grâce au chanoine Gabriel de Poncins est la procession des Rameaux. Autrefois, le dimanche des Rameaux (soit le dimanche précédant la fête de Pâques) on faisait le tour du bourg. Précédés par la croix, puis par la bannière de saint Blaise, patron de la paroisse, les fidèles porteurs du rameau de buis suivaient ponctuellement ce défilé religieux. A la croix de mission, le prêtre revêtu du surplis et de l'étole bénissait les buis que chacun emportait ensuite dans sa maison. On en mettait un brin au crucifix de la chambre, un brin dans l'étable, au jardin. On conservait le reste dans l'armoire, soigneusement enveloppé. C'était le jour de la communion pascale pour les femmes. A la messe, le prêtre faisait la lecture de la passion tandis que la foule chantait cette mélodie sourde comme une plainte :

*Au sang qu'un Dieu va répandre
Ah mêlez du moins vos pleurs
Chrétiens qui venez entendre
Le récit de ses douleurs...*

L'usage du buis bénit le jour des Rameaux est toujours très profondément ancré dans notre plaine. Il est encore traditionnel d'aller chercher "son bouquet de rameaux chez M. ou Mme à tel endroit et ne pas prendre de buis en fleur parce qu'il mourrait quelqu'un dans la famille dans l'année" (réflexion d'une fillette du catéchisme en 1950). S'il faisait un gros orage avec éclairs,

tonnerre, chutes de grêle prévisibles, on allumait le cierge de la chandeleur et on faisait brûler une branche de buis béni en disant cette prière :

*Sainte Barbe, sainte Fleur, la couronne du Seigneur
Si le tonnerre tombe, sainte Barbe le retiendra.*

Le chanoine de Poncins n'allait que de l'église à la croix de mission d'où il bénissait les rameaux portés par les fidèles.

L'autre utilisation était d'en mettre un brin dans le verre d'eau bénite au chevet d'une personne décédée. Quand les voisins et la famille venaient pour une visite amicale, ils se recueillaient devant la dépouille du défunt ou devant le cercueil. Dans un rite de purification et en signe de foi et d'amitié, ils aspergeaient d'un peu d'eau bénite ce corps qu'ils avaient côtoyé plein de courage et qui était à présent détaché de son âme.

LES PROCESSIONS DES ROGATIONS

Dans la liturgie de l'église catholique en vigueur jusqu'à une période assez récente, les trois jours réservés aux prières pour demander la protection divine aux travaux agricoles donnaient lieu à des processions rurales. On disait "*le vent qui mène la bannière mènera la moissonnière*". Ce qui se traduit par "*si le temps est beau à cette période, il sera beau pour les moissons*". Importance du pain quotidien et grandeur du travail de la terre. Ces trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension s'appellent les Rogations.

A Boisset, ces processions ne donnaient pas lieu à de grands préparatifs. Un bouquet de fleurs de champs dans un obus de la guerre de 1914-1918 transformé en vase par quelque soldat de la famille était l'ornement ordinaire des croix où la procession s'arrêtait.

On partait vers six heures trente du matin de l'église en suivant en rang par deux la croix portée par un garçon de dix ou douze ans, l'enfant de chœur. Un deuxième petit "clerc" portait le seau argenté où était le goupillon et l'eau bénite. Le prêtre chantait la grande litanie des saints en marchant. Nous répondions sur le même ton : **Ora pro nobis** (priez pour nous) ou bien, aux invocations pénitentielles : *Miserere nobis* (Délivrez-nous de notre misère) ou encore sur un autre ton aussi monocorde : *Libera nos domine* (Libérez-nous Seigneur), *Te rogamus audis nos* (Nous t'en prions, écoute-nous).

Le premier jour on allait à la croix des Piorons. Entre les haies pleines de rosée, les aubépines en fleur, les herbes fragiles que nous frôlions dans le matin brumeux... C'était à la rencontre du bon Dieu que la procession se dirigeait. Arrivé à la croix, le célébrant d'un geste large bénissait aux quatre points cardinaux : les prés, les champs, le bétail, les fermes et tous les travailleurs. Nous revenions à l'église de la même façon, le prêtre célébrait la messe à sept heures. L'évocation de ces souvenirs me remplit d'une joie suave, comme la fraîcheur de l'eau dans les rigoles du canal, comme la transparence des brumes sur la plaine, comme la joue veloutée de l'enfant, fragile telle l'églatine. La prière et le calme infini de la nature sont si proches du créateur.

Le deuxième jour, on faisait le tour du bourg. La bénédiction des champs et des jardins était donnée depuis la croix du Jubilé et la croix de Mission. Au troisième jour se trouvait la procession la plus longue. On faisait le tour par la route du Cerizet et le chemin de la Terrasse. C'était le mercredi, jour de marché à Sury-le-Comtal. On croisait force carrioles pleines de volailles et de petits cochons. En général le paysan arrêtait son attelage, quittait sa coiffure, pendant que sa femme se signait en joignant les mains. Il eût fallu qu'il soit bien mécréant pour oser croiser ce chapelet de pèlerins en faisant trotter le cheval !...

La bénédiction se donnait à la croix du Noyer. En revenant, quand on traversait le village, le menuisier, le boulanger, le charron, le boucher, le cabaretier arrêtaient un instant leur besogne. Ils s'approchaient de l'embrasement de leur échoppe, quittaient leurs coiffures poussiéreuses et s'associaient aux prières publiques de ces matins privilégiés.

Le jeudi de l'Ascension la procession ne faisait que le tour du bourg. Elle revêtait cependant davantage de solennité. Derrière la croix, un homme portait la grande bannière de soie rouge damassée d'or où un saint Blaise mordoré, patron de la paroisse, rutilait aux rayons du soleil. Je me rappelle Louis Sorlin, le père de notre maire actuel, portant la lourde soierie qu'on voyait onduler au-dessus des têtes découvertes des hommes. Cet emblème de notre saint patron n'existe plus.

A cette procession les paysans apportaient de petites croix qu'ils avaient soigneusement taillées, découpées dans un bois vert écorcé (saule ou noisetier). Ces croix, bénies par le célébrant, étaient ensuite portées dans les terres et enfouies au milieu des récoltes pour demander la protection de Dieu et le détournement des orages destructeurs.

Pourquoi faut-il qu'à ces coutumes se soient mêlées de ridicules superstitions. Il était interdit, disait-on, de faire des lessives pendant la semaine des Rogations, sinon, à coup sûr, un membre de la famille allait décéder. Ma mère en était si persuadée, que même de voir la machine à laver en marche, elle en était troublée. En réfléchissant un peu, on peut penser qu'autrefois les grandes lessives occasionnaient une semaine de travail intense : triage, trempage, décrassage, brossage, lessive avec de la cendre dans le baquet, rinçage à la rivière, blanchissage sur l'herbe du pré... On évitait donc cette semaine-là les travaux absorbants pour se consacrer à la prière. Il y a aussi les haricots verts qu'on ne sème pas la semaine des Rogations, sinon ils seraient "borgnes" (ne produiraient rien).

FETES-DIEU

Les fêtes-Dieu donnaient lieu à des processions bien plus solennelles. On rendait un hommage public à la présence réelle de Jésus Eucharistie. A Boisset, elles avaient lieu l'après-midi, aux vêpres du dimanche. Trois repositoires avaient été édifiés par la sacristine, la bonne de Monsieur le Curé et les habitants des quartiers. Ces repositoires, ou paradis, consistaient en un échafaudage d'escaliers de bois, de forme pyramidale à trois côtés. Adossés contre un portail ou une croix, ils étaient couverts de draps blancs. A chaque marche on faisait une décoration de fleurs et de verdure. Les voisins y apportaient leurs plantes vertes, les roses, les lys de leur jardin. Certains ajoutaient un tapis sur le sol balayé.

Le portail adossé au portail du presbytère était le plus beau. La sacristine (Didite Venet) avait le privilège de disposer des devants d'autel de l'église : fines dentelles d'or et de tulle brodé épinglées minutieusement. Elle y mettait les candélabres à dix branches et le fleurissait de roses rouges. Les lumières, les couleurs et le parfum de l'encens qui se consumait dans les encensoirs des enfants de chœur faisaient baigner cette fête d'un halo irréel. Le dais, cette boiserie portative avec le toit de tapisserie entouré de panneaux fleuris était porté par les dignitaires du village. C'était un honneur et une charge héréditaires que d'être digne de porter le dais où s'abritait Monsieur le Curé portant l'ostensoir à deux mains, haut devant lui. Lorsque, revêtu de la chape dorée, il sortait de l'église dans l'aveuglante lumière du soleil de juin, tous les fidèles s'agenouillaient. Les porteurs de dais, au garde-à-vous, avec respect, se mettaient en place et refermaient la petite main courante qui gardait l'équilibre de cette tenture ambulante. Je me rappelle de Messieurs de Prandières, Sorlin, Poncet, Vially, Boudol.

Les enfants précédaient le cortège avec des corbeilles enrubannées pleines de pétales de pivoines et de roses qu'ils jetaient le long du chemin. Venaient derrière les chanteuses avec leur croix drapée de taffetas brodé de galons frangés d'or... puis les dames de la Ligue féminine

d'action catholique avec leur bannière. Elles avaient mis au revers de leur corsage la petite marguerite argentée, insigne de leur appartenance à l'association. Puis arrivaient les chantres, le peuple, les petits enfants habillés de leurs plus beaux vêtements. Autrefois, quand il y avait les soeurs Saint-Joseph à Boisset, tout le samedi elles étaient occupées à friser les enfants au sucre. Toutes les mèches de cheveux étaient roulées dans des papillotes mouillées dans l'eau sucrée et le dimanche matin, tous ces petits minois ressemblaient à des Saint-Jean-Baptiste sortis d'une toile d'un peintre de la Renaissance !... Ceux qui ne portaient pas de fleurs étaient pourvus d'un oriflamme à leur dimension orné d'une vierge, d'un agneau, d'une croix. Tous ces petits drapeaux usés par le temps ont été brûlés.

Le village résonnait du carillon de la cloche dans son envolée. Les voix graves des chantres faisaient écho aux sopranos des chanteuses... La procession s'arrêtait à chaque reposoir. Le prêtre posait l'ostensoir rayonnant quelques instants ; c'était la bénédiction du peuple agenouillé sur le chemin, dans une minute intense de silence et d'adoration. Le *Tantum ergo*... les cantiques d'allégresse en latin résonnaient dans les rues.

Le soleil de l'après-midi dardait ses rayons sur cette assemblée de gens si divers mais réunis ce jour-là pour célébrer Jésus Eucharistie. Boisset a toujours été composé d'une population mélangée : cultivateurs bien sûr, bouviers et bergers, retraités venus de Saint-Etienne ou de Lyon, artisans, entrepreneurs, gens du château ou de domaine de la Dame, marchands, régisseurs.

Le soir, alors que le soleil baissait derrière le clos aux grands arbres touffus, les vestiges des roses et le souvenir du parfum de l'encens demeuraient comme une mystérieuse évasion vers l'éternité.

Il n'y avait pas de procession pour le 15 août en l'honneur de l'Assomption. Le village n'a pas de statue de la Vierge érigée dans un lieu public.

TOUSSAINT ET LES MORTS

La procession de la Toussaint, l'après-midi, après les vêpres, au cimetière tout proche, rassemblait tous les ans une grande affluence de fidèles. Le curé et les enfants de chœur avaient la tenue de deuil : soutane noire et surplis blanc. Toute l'assemblée rejoignait la sépulture familiale. Près de la vieille croix, après un moment de recueillement le psaume *De profundis clamavit ad te domine* était récité en alternance par tous. On s'arrêtait auprès de la tombe d'un ami, d'un parent. Il n'y avait qu'un seul caveau à cette époque, celui de la famille Graëff qui indiquait clairement une famille notable du lieu. Tous ces tertres ratissés et fleuris renfermaient les restes de nos familles, à même la terre... d'où nous sommes tirés, pour y reposer en attendant le jour glorieux de notre résurrection.

Il faut y ajouter la procession des funérailles quand le clergé et les enfants de chœur allaient à domicile faire "la levée de corps" du défunt. Monsieur le curé, derrière la croix, précédait le cercueil porté par les conscrits ou amis ou encore les enfants de la personne décédée. Le prêtre disait une prière. Derrière la famille vêtue de noir, les femmes drapées dans le voile de crêpe... s'agglutinait tout le long du chemin, un long cortège de parents, de voisins.

Certes, ce n'était pas toujours très recueilli. Le début de ce cortège était silencieux mais la fin ressemblait plutôt à une ruche bourdonnante ou au carrefour d'un marché, l'évocation des qualités du défunt faisant concurrence aux cours du blé ou du bétail.

Les dernières nouvelles ricochaient entre des "beausseigne". Cette pauvre Claudine que son Joseph aimait tant !... Il est mort si jeune !... Et tous ces petits à élever !... Comment elle va faire

la Glaudine ?... Baste, elle a son voisin... Qui donc ? Vous savez pas ? Le gros Piar, il en sort pas... elle sera bien vite consolée !...

Ces processions ont été supprimées ; davantage de respect entoure ce dernier adieu. Les pompes funèbres contribuent à ajouter une dignité certaine. On a supprimé ce contact étroit entre la vie et la mort qui faisait de l'enterrement la suite normale d'une vie bien remplie.

*
**

Depuis quelques années, le soir du 8 décembre, lorsqu'à la nuit les fenêtres s'illuminent des lampions en l'honneur de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, on organise une procession nocturne.

On place, ce jour-là, une vierge de fonte sur la Croix de Mission. On se dirige en procession avec des bougies jusqu'à la vierge. Après avoir chanté et prié on retourne à l'église aux accents de l'*Ave Maria* de Lourdes. Les enfants et les familles apprécient cette petite manifestation de piété mariale. Nous la faisons sans prêtre, seulement avec les familles, les catéchistes, les enfants. On est tellement épris de lumière... de ces petits lumignons papillotant dans la nuit froide comme des étoiles tombées du ciel... Gouttes de lumière dans la monotonie des jours grisonnants de la fin de l'automne... et douceur de la prière à notre Mère du Ciel.

CONTRATS DE MARIAGE

Il s'agit de contrats de mariage datés de l'année 1741 qui concernent des familles paysannes de Boisset. Les biens constituant la dot de l'épouse y sont indiqués, en termes du pays.

CONTRAT DE MARIAGE ENTRE JEAN BERNE ET JEANNE PURELLE DE BOISSET-LES-MONTROND

du 16 décembre 1741, reçu Flachères, notaire à Montbrison

"Par devant le notaire royal nommé pour la ville de Montbrison, soussigné, en présence des témoins après nommés, sont comparus Jean Berne, journalier de Boisset-les-Montrond veuf de Françoise Poncet majeur et maître de ses droits époux advenir d'une part et Jeanne Purelle veuve d'Etienne Ruchon aussy journalier, demeurante en ladite paroisse de Boisset majeure, maîtresse de ses droits, épouse advenir d'autre part.

Lesquels futurs époux et épouse ont promis se prendre et épouser en vray et loyal mariage... En faveur dudit mariage ils se sont constitués tous deux chacuns leurs biens et droits et pour sa part ladite future épouse s'est constituée de son chef ; sçavoir : un lit de plume d'oye composé de couette et chevet, le tour de lit de toile de ménage, un coffre bois chêne ferman à clef, une couverture de laine filée, trois draps toile de ménage, cinq habits à l'usage de ladite future épouse, quarante coiffures, treize chemises de toile de ménage, cinq brebis mères et plusieurs autres effets et denrées comme : bled, chanvre, poids, lentilles et autres, le tout évalué à la somme totale de cent quatre vingt dix livres. De laquelle somme ledit futur époux demeurera chargé dès le jour des noces.

Et pour témoigner ledit futur époux son amitié qu'il a pour ladite future épouse luy donne pour augment et gain de survie quatre vingt livres, à elle payables par l'hoirie dudit futur époux une année après son décès. Ainsi l'ont voulu promis observé à peine de tous dépens, dommages et intérêts. Fait et passé audit Montbrison après-midy le seizième décembre en présence de Antoine Péronnet, Pierre Jullien, Claude Denis, tous trois laboureurs de Boisset, témoins qui ont déclaré avec lesdits futurs époux ne sçavoir signer de ce enquis. En présence de Claude Tissier maître des petites écoles et de Martin Giriniat, Maître Caire autres témoins résidant audit Montbrison.

(signé) Tissier Giriniat Flachères notaire royal"

*
**

CONTRAT DE MARIAGE DE CLAUDE DENIS ET BENOITE BERNE

du 7 janvier 1741, reçu Flachère notaire à Montbrison.

"Par devant le notaire royal réservé résidant à Montbrison, soussigné et en présence des tesmoins après nommés se sont établys Claude Denis journalier demeurant à la Vernière

parroisse de Boisset-les-Montrond, fils légitime de deffunts Antoine Denis aussy journalier en la parroisse de Montrond et de Catherine Poncet, procédant en la présence et de l'autorité de Jean Roux laboureur demeurant à Meyssillieux parroisse de Précieux son oncle à la mode de Bretagne¹ n'ayant pas d'autres parents qui soient de sa connoissance, futur époux d'une part et Benoite Berne, fille légitime de Jean Berne laboureur, demeurant audit lieu de la Vernière et de défunte Françoise Poncet, procédant du consentement de son père, épouse advenir d'autre part.

Lesquels futurs époux et épouse de son autorité ont promis se prendre et épouser en vray et loyal mariage, à ces fins se présenter en face de notre mère la Ste Eglise pour y recevoir la bénédiction nuptiale, l'un et l'autre étant du diocèse de Lyon. En la faveur dudit mariage ledit Claude Denis futur époux s'est constitué tout et un chacun les biens et droits pouvant valoir cinquante livres.

D'autre part s'est estably ledit Jean Berne lequel de gré a donné et constitué en dot à ladite Benoîte Berne sa fille la somme de 80 livres plus un lit garny de son bois sapin d'une couette² et chevet³ de balouffe Balle⁴, 6 draps toile de ménage, une couverture laine de pays, le tour dud. Lit⁵ d'étoffe de pays teint couleur de musc⁶, un coffre bois sapin fermant à clef, un garde-robe bois noyer et chêne à deux portes et un tiroir, quatre nappes, quatre serviettes toile de ménage, une marmite de fonte, douze écuelles, une poêle à frire, un massot neuf ferré⁷ neuf ferré avec 4 arores⁸, et ce pour tous les droits de légitime tant paternels que maternels que ladite future épouse pourrait avoir et prétendre aux deux successions et hoiries de sondit père après son deceds et sur ceux délaissés par ladite Françoise Poncet sa mère, déclarant ledit Jean Berne que ladite constitution provient moitié pour droits paternel(s) et l'autre moitié pour droits maternels lesquels meubles cy dessus peuvent valloir la somme de quatre vingts livres laquelle somme et constitution ledit Jean Berne promet et s'oblige payer auxdits futurs époux et épouse au cas toute fois qu'ils viennent à se séparer d'avec luy, sçavoir tous les susdits meubles et effets le

¹ Cousin germain de son père ou de sa mère.

² Couette ou couâtre : paillasse ou enveloppe de toile contenant de la plume, du duvet ou de la balle d'avoine.

³ Traversin.

⁴ d'avoine.

⁵ Au dessus du lit était fixée au plafond une pièce de menuiserie à laquelle on accrochait des rideaux qui pouvaient l'entourer complètement et jusqu'au sol lorsqu'on les déployait. Plus rarement on pouvait voir "un ciel de lit" ; cette pièce de bois plus élaborée était alors du style du lit et tapissée à l'intérieur avec une indienne. On y accrochait des rideaux, parfois deux ou trois épaisseurs : un rideau blanc à l'intérieur, un rouge et un autre en indienne. La chaleur se concentrait, l'hiver, dans cette espèce de nid où l'intimité des couples était protégée des regards environnants.

⁶ Couleur brune.

⁷ Le massot était un char à deux roues servant au transport du fourrage. Il était fabriqué à partir d'un unique tronc d'arbre fendu et écarté à la dimension désirée. Aux côtés étaient placées les "échelettes" pour en augmenter la contenance. L'avant possédait un timon auquel étaient attelées les vaches réunies par un joug. Les roues ont été cerclées de fer, à chaud, par un charron pour en augmenter la solidité.

⁸ L'arore ou araire est la charrue primitive en bois dont l'extrémité s'enfonçait dans le sol pour des labours légers. Cette extrémité était pourvue d'une ferrure triangulaire appelée "reille".

jour de lad. séparation quarante livres six mois après, et les autres quarante livres une année après à compter du paiement desdites quarantes livres sans intérêts jusques à l'échéance de chaque... et moyennant laquelle constitution ladite future épouse a renoncé à tous ses droits paternel maternel... Et pendant tout le temps que lesdits futurs époux et épouse habiteront avec ledit Jean Berne il promet et s'oblige de les nourrir et entretenir et travaillera pour eux avec bénéfice, déclarant lesdits futurs époux et épouse ne vouloir se faire aucun augment ainsy l'ont voulu et promis et obligé à peyne de dépends dommages et intérêts...

Fait et passé audit Montbrison étude dudit notaire soussigné le septième janvier mil sept cent quarante un en présence de Pierre Jullien laboureur demeurant au lieu de S... susdite paroisse de Boisset les Montronds qui déclare bien connoitre toutes lesdites parties, de Jean Baptiste Farley ... et Jean Claude Tissier maître des petites écoles résidant audit Montbrison tesmoins. Lesdits sieurs Tissier et Farley ont signé, non ledit Jullien ny lesdits futurs époux et épouse ledit Jean Roux et ledit Jean Berne pour ne le sçavoir faire ainsy qu'ils ont déclaré de ce enquis et sommés.

Farley

Tissier

Flachères, notaire royal

*
**

Voici deux contrats concernant la classe rurale moyenne de Boisst. Les remariages sont très nombreux en raison de la mortalité importante due aux épidémies, fièvres endémiques, choléra, peste... Les différences d'âge n'interviennent pas dans les unions. Benoîte Berne, l'épouse figurant au deuxième contrat est la fille de Jean Berne, veuf de Françoise Poncet, qui figure au premier contrat. La même année la fille se marie et le père se remarie. Le gendre, Claude Denis, était vraisemblablement un employé de Jean Berne. Sa dot provient des gages qu'il a économisés. Les époux vont habiter chez le père, ce qui ne changera en rien la vie de ce ménage.

L'apport matériel des épouses est caractéristique de notre contrée : literie, toile de ménage qui était de la toile de chanvre, araire, char massot. Signalons la signature de Jean Claude Tissier qualifié de maître des petites écoles à Montbrison. C'est l'époque où, grâce à l'action de Charles Démia⁹, se multiplient les écoles gratuites.

⁹ Cf. la communication de Francisque Ferret, vice-président de la Diana, Bulletin de la Diana, Tome L, n° 2.

GENEALOGIE DE LA FAMILLE GERIN

Cette famille a fourni des maires à la commune de Boisset pendant soixante-six ans.

1/ Jean-Baptiste GERIN (1734 ; + 14/07/1810).

Cultivateur au Cerizet.

d'où :

2/ Pierre GERREIN (1779 ; + 14/04/1817).

Cultivateur, époux de Claudine DAZEUR.

d'où :

3/ Pierre GIRIN (18/11/1815 ; + 1890)

Epouse Marie MOURIER, veuve MOURIER, le 03/11/1840, cultivateur à la Vergnat ;
maire de Boisset pendant 25 ans.

d'où :

4/ Michel GERIN (1866 ; + 28/04/1958)

Epoux de Mariette Gagnière ; cultivateur, maire de Boisset durant 41 ans ; chevalier de
la Légion d'honneur ; officier du mérite agricole. Laisse trois enfants :

. Louis GERIN, qui suit.

. Marie GERIN, née le 19/02/1903 épouse d'Antoine NICOLAS, président de la caisse du
Crédit Agricole à Montbrison.

. Pierrette GERIN, née le 28/10/1894, épouse d'Antoine VIALLY, agriculteur qui fut maire de
Savigneux.

5/ Louis GERIN (03/11/1896 ; + octobre 1972)

Epoux de Francine THIVEL ; cultivateur à la Vergnat.

d'où :

. Michel GERIN (05/12/1923), époux de Marie DUMILLIER, une fille.

. Marie GERIN (01/03/1926), époux de Georges MOREL, un fils.

. Eliane GERIN (13/11/1929), époux Jean GUICHARD, un fils, une fille.

. Antoine GERIN qui suit.

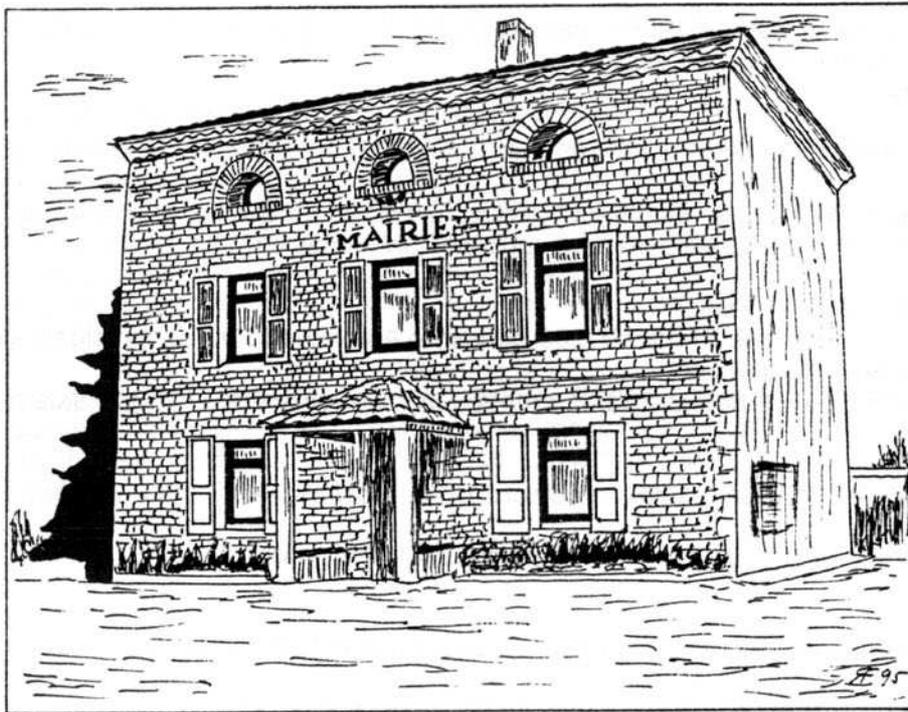
. Raymond GERIN (07/04/1935), célibataire.

6/ Antoine GERIN (16/12/1930), époux de Geneviève FONTIMPE ; employé à la
S.I.C.A.R.E.V.

d'où quatre enfants : Bernard (qui suit), Marie-Andrée, Guylène et Magali

7/ Bernard GERIN (07/04/1960) : descendance.

La branche masculine assurant la transmission du nom de famille est celle d'Antoine



MAIRIES OU MAISONS COMMUNES

La première maison où se réunissent les administrateurs locaux est la maison curiale ou presbytère. Cette vaste propriété est une des plus anciennes du village, conservée en l'état. Habitation avec toiture à quatre pans, jardin potager, terrasse, pigeonnier, remise, écurie, cave, elle est close d'un mur et s'ouvre sur le chemin des Piorons par un portail et une porte cochère dont les escaliers de pierre permettent d'accéder à la cour. Entourée de verdure, ornée d'un vieux mûrier, elle a le parfum et le charme des vieilles maisons aimées par Sully Prud'homme.

Depuis 1737 on sait que ce fut le presbytère de Boisset. Le curé Romain Veillas y a laissé son empreinte. Ce fut ensuite la résidence des prêtres du village jusqu'en 1843. Elle est actuellement la propriété de M. et Mme Jean Berthéas, Stéphanois, dianistes et boissetaires d'adoption. C'est donc dans cette demeure qu'eurent lieu les premières réunions de nos édiles.

*
**

Il n'est pas impossible que l'église du village ait servi de lieu de réunions décadaires. Pendant la période révolutionnaire, de 1790 à 1798, le sanctuaire était devenu temple de la Raison. En l'an 7 de la République, alors que Sury était devenu chef-lieu de canton, les mariages avaient lieu dans le temple décadaire de cette ville, aux jours décidés par l'administration, devant le président revêtu de son costume (voir acte ci-joint).

Un acte du 23 germinal de l'an 7, signé Romain Mûre atteste "que le mariage de Jean Baton avec Marie Demare a eu lieu à Boisset, à 9 heures du matin devant l'arbre de la liberté n'y ayant point de maison commune à Boisset". Où était-il cet arbre ? On n'a pas encore trouvé l'endroit choisi par nos administrateurs de l'époque. Il se pourrait qu'il se soit trouvé sur la place de l'église puisqu'au "son de la cloche les habitants devaient se rassembler sur cette place".

Adossé aux bâtiments de l'ancien restaurant Vially, en haut des escaliers de la place, face à la maison de Prandières, ancienne école libre, il y avait une petite maison de pisé appelée : "la petite mairie". En 1868, la commune versait 100 F pour la location de ce modeste local. Il se composait d'une unique pièce, avec deux fenêtres et une solide porte ancienne. Il y avait un placard dans le mur à gauche de la porte et un poêle à bois. Je me souviens de l'avoir vu meublée d'une grande table, de bancs et d'une ou deux chaises. Dans le placard étaient rangés une quantité de petites oriflammes où étaient peints des anges, des saint Jean-Baptiste, des croix, des vierges, des agneaux. Ces petites bannières étaient utilisées aux processions des Fêtes-Dieu.

La bonne de Monsieur le Curé y faisait le catéchisme aux petits. Pendant les années quarante et cinquante c'était le local du patronage. Pendant la captivité de mon mari, Mme Jacques de Prandières y avait installé une bibliothèque pour les amateurs de lecture du village. Ensuite ce fut un local de rangement pour décors de théâtre, bannières, objets inutilisés... Elle a été démolie en raison de sa vétusté et ce qu'il y avait dedans a été brûlé. Le terrain appartenait à M. Victor de Boissieu. En 1868, la commune versait 100 F par an pour la location (archives municipales de Boisset).

Quand a été créée la première école publique à Boisset, un terrain fut acheté, à l'endroit où elle se trouve encore, à Monsieur Godde pour la somme de 3 000 F. Un corps de bâtiments de fort belle allure fut construit où étaient installés l'école, le logement des instituteurs et la mairie.

Une seconde classe fut construite dans le même style. La mairie était encadrée par les deux écoles publiques (de filles et de garçons) et l'escalier qui y conduisait était situé dans la cour des filles devenue par la suite la cour des petits.

Sous la municipalité Magat, la mairie fut transférée dans une villa particulière mitoyenne aux locaux scolaires agrandis dans la propriété Joassard. On appelait cette maison "la villa Joassard". En 1974 elle devint la mairie de Boisset, les locaux utilisés précédemment ayant servi à agrandir les dépendances de l'école publique. Ce bâtiment a été détruit en 1993 pour agrandir le parking de l'école.

Nous disposons actuellement d'une belle mairie, fierté du village de Boisset. C'est l'ancien presbytère construit en 1843 par les soins de la famille Dugas. Contiguë à l'église, c'est une maison classique avec une façade de pierre, un toit à quatre pans couvert de tuiles et bordé d'une génoise. Le bâtiment avec étage et grenier est construit sur une cave voûtée. Le jardin, clos comme partout dans le village, était assez grand et doté d'un puits avec un petit bassin. Il y avait cour, remise, fenièrre, écurie, poulailler, pigeonnier. L'ensemble était presque aussi beau que l'ancienne maison curiale.

Après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, devenu bien national, il fut loué aux curés résidents. Lorsqu'en 1970 Boisset n'a plus eu de prêtres résidant au presbytère la commune y installa une salle de réunions, la paroisse s'y étant réservé deux salles de catéchisme.

Aujourd'hui, restaurée, décapée, transformée à l'intérieur la maison est devenu notre nouvelle mairie. Il y a une salle des mariages où la bibliothèque publique a installé ses livres dans des meubles du même style que l'édifice. La mairie a son bureau ainsi que la secrétaire. L'étage est réservé au cadastre, au rangement des archives et aux réunions.

Il n'y a pas eu d'inauguration de la mairie, seulement une journée portes ouvertes pour que tous les habitants connaissent leur nouvelle maison commune. Les services municipaux y sont installés depuis 1991. Le premier mariage y a été célébré le 11 août 1991. C'est une belle réalisation de la municipalité Sorlin Antoine. Solide, sympathique, pratique et fleurie d'hortensias... à la place du clos maintenant ouvert à tous et transformé en jardin d'agrément.

MAIRES ET MUNICIPALITES DE BOISSET-LES-MONTROND

Le nom "maire" vient du latin "major", le plus grand, celui qui dirige. Le premier maire de Boisset a été André Farge, granger de M. de la Rivollière. Il fut élu le dimanche 21 février 1790 avec 17 voix pour 29 votants.

Pierre Gacon, granger de Maurice Demare, fut désigné comme syndic et André Chancolon et Laurent Lornage, officiers municipaux. Les notables élus étaient : Jean Lyonnet, granger de M. Achard, Antoine Gubian, granger de Jean Lyonnet, Pierre Néel fermier de M. d'Apchon, Jacques Chany, habitant, Michel Gay, granger de M. Bouchetal et Antoine Reynaud, granger de M. Souchon. Antoine Durry avait été nommé secrétaire. Ce fut M. le curé Veillas qui présida ces élections et les scrutateurs furent M. de Larivollière, André Collomb et Jean Lyonnet.

Lors de la réunion préparatoire aux états généraux à Montbrison, le représentant du clergé fut le curé Guillaume Veillas, celui de la noblesse, le marquis d'Apchon et celui du tiers état, le nommé Jouassard.

Afin de mieux connaître les personnes que nous venons de nommer voici quelques détails biographiques glanés dans les archives municipales ou à la bibliothèque de la Diana.

Guillaume Veillas, curé de Boisset était le neveu de Romain Veillas, précédent curé du village. Tous deux étaient natifs de St-Just-en-Chevalet. La famille Veillas subsiste à Roanne et à Ste-Agathe-la-Bouteresse¹.

M. de la Rivolière, époux de Marguerite de Chandieu, avocat en Parlement, écuyer du roy, était propriétaire des biens de "la Dame".

Le comte d'Apchon était aussi marquis de Montrond, baron de Boisset, seigneur de Rochetaillée et autres lieux.

M. Souchon, serrurier à Montbrison était propriétaire à la Vergnia à Boisset et M. Bouchetal propriétaire d'un domaine au Cerizet.

Jean-François Achard était natif de Riverie dans le Rhône où sa famille exerçait la charge de notaire. Il vint à Montbrison en tant que conseiller du roi et receveur des consignations. Il épousa Gabrielle Plasson de la Combe d'une famille de Valeilles. Par l'intermédiaire de Me Rombau, notaire à Feurs et chargé des biens du comte d'Apchon (biens d'émigration), il acquit une partie des biens situés sur Boisset de la famille de ce dernier².

La famille Lyonnet est l'une des plus anciennes implantées au village. Les Lyonnet sont, à cette époque, propriétaires et grangers³.

¹ A notre époque, un membre de cette famille, Gérard Veillas, a épousé Sylvie Pavailer, née à Meylieu, commune de Montrond-les-Bains, en 1967.

² La famille Achard fera l'objet d'un article particulier.

³ Le granger est un locataire gérant un domaine suivant un bail passé devant notaire. Il a sous ses ordres des domestiques, servantes et journaliers.

Jacques Chany appartient à une honorable et riche famille du village. Son testament conservé dans les archives municipales a été contrôlé par Thiers, président de la République. Il avait offert l'autel de marbre de la chapelle de la Sainte-Vierge et fait des dons importants en faveur des pauvres.

M. Jouassard était allié à la famille Caire, avait habité Chalain et possédait des biens à Boisset. Ses descendants, devenus Joassard, s'y installeront ouvrant un commerce de vins charbons. La famille est encore représenté au village.

Antoine Durry appartenait à la famille Duris ou Durris, famille encore présente à Boisset en qualité de propriétaire exploitant agricole.

*
**

Le deuxième maire de Boisset est Pierre Gacon, élu en 1791. La municipalité comprenait aussi Jacques Chany et Antoine Reynaud, officier municipaux, Marcellin Vincent étant procureur syndic. Les deux premiers maires ne signent pas, ils ne savent pas écrire. La famille Gacon, alliée aux Bénévent, Royet, Fauvel, a encore des attaches à Boisset.

*
**

Le 8 décembre 1792 eurent lieu de nouvelles élections. La municipalité se trouva ainsi composée :

- . Maire (le troisième) : André Chancollon,
- . Premier officier municipal : Pierre Berne, du hameau de l'Isle,
- . Deuxième officier municipal : Pierre Meylis,
- . Procureur de la commune : André Farge,
- . Greffier : Jean Lyonnais (Lyonnet),
- . Officier public : Claude Gay.

Durry ne signe plus à partir du 20 décembre 1791 où le registre municipal porte les signatures de Gay (greffier), Achard, Larevollière, Chancollon, Lionet et Monet (greffier).

A partir du 20 septembre 1792, la Convention décrète que l'état civil sera tenu par les corps municipaux. A Boisset, le curé constitutionnel, Félix Ladévèze, tiendra le registre jusqu'au 29 janvier 1793. Claude Gay, nommé officier public, le remplace. Boisset-les-Montrond devient Boisset-sur-Loire et est inclus dans un nouveau canton, celui de Sury.

*
**

Le 17 messidor de la troisième année républicaine (5 juillet 1795), en séance publique, pour adhérer aux vœux du directoire du district de Montbrison, un nouveau conseil municipal est organisé :

- . Maire : Antoine Reynaud,
- . Premier officier municipal : Jacques Chany,
- . Deuxième officier municipal : J. B. Vincent,
- . Procureur de la commune : Pierre Giraud.

Reynaud et Vincent refusent ces charges en prétextant leur ignorance et leur illettrisme.

*
**

Le dix germinal de l'an V (9 février 1796) un certain nombre de citoyens de Boisset se réunissent devant l'arbre de la liberté : A. Berne, Ant. Farge, Philippe Bénévent, P. Dumillier, André Mûre, P. Giraud, François Chèze, A. Martin, C. Philippon, A. Reynaud, L. Court, F. Thizy, Jacques Blanchon, Et. Berne, Guyot, F. Micollet. A l'issue du scrutin Jean-François Achard est élu à l'unanimité agent de la commune, Jean Lyonnais, adjoint. Le secrétaire est Romain Mûre⁴.

*

**

De 1800 à 1861 nous possédons la liste des maires successifs de Boisset :

1800 : Lionet,

1803 : Dupin, époux de Mlle de Villechaize. La famille Dupin est originaire de Montbrison. Il est inhumé à Boisset,

1815 (novembre) : Alphonse Brossier de Larouillère ; cette famille vient de la région de Montrottier ; certains de ses membres habitent à la Rouillère à Chazelles-sur-Lyon où Mme Dupin, devenue veuve, va se remarier avec M. de Brioude,

1820 (juin) : Salomon,

1824 (juillet) : Barban, notaire de Montbrison ; son fils fut archiviste du département de la Loire,

1828 (avril) : le comte Laurent de Rostaing habitant à "la Dame",

1830 (septembre) : Pierre Caire (de la famille maternelle d'Antoine Sorlin, maire actuel de Boisset),

1837 (janvier) : Antoine Dazeur,

1837 (août) : Benoît Rivel,

1938 (mai) : marquis Laurent de Rostaing jusqu'en janvier 1861.

*

**

Depuis 1861, nous possédons les listes des conseillers municipaux.

1861

. maire : Pierre Gerin,

. adjoint : Antoine Poncet,

. conseillers : Pierre Abrial, Antoine. Morel, Jean Benevent, Thomas Despréaux, François Dupayrat, L. Rochette, A. Caire, J. Lyonnet.

1871

. maire : Pierre Gerin,

. adjoint : Louis Rochette,

. conseillers : Dupayrat, Poncet, Despréaux, Durieux, Bénévent, Morel, Abrial, Maniquet.

1875

. maire : Pierre Gerin,

. adjoint : Louis Rochette,

. conseillers : Lyonnet, Poncet, Caire, L. Gerin, Durieux, F. Rolland, A. Morel, Jean Marie Vially.

1876 (8 octobre)

. maire : Pierre Gerin,

⁴ Tous ces renseignements sont tirés du registre de la municipalité de Boisset de 1789 à l'an V faisant partie du fonds Boissier de la Diana.

. adjoint : Louis Rochette
. conseillers : Victor de Boissieu, Poncet, Lyonnet, L. Gerin, Hyppolite Dupayrat, Abrial, J.M. Vially, Durieux.

1881 (23 janvier)

. maire : Victor de Boissieu,
. adjoint : Louis Rochette,
. conseillers : Lyonnet, Poncet, L. Gerin, A. Caire, P. Abrial, Rolland, J.M. Vially, Pierre Gerin.

1884 (18 mai)

. maire : P. Gerin,
. adjoint : Louis Rochette,
. conseillers : Victor de Boissieu, Poncet, Lyonnet, L. Gerin, Hyppolite Dupayrat, Abrial, J.M. Vially, Durieux.

1888 (20 mai)

. maire : Victor de Boissieu,
. adjoint : P. Caire,
. conseillers : Dupayrat, Peycelon, J. Boudol, Poncet, Sardin, L. Gerin, J.B. Abrial, Simon Gagnaire, B. Blanchon.

1892 (15 mai)

. maire : Victor de Boissieu,
. adjoint : Jean Poncet,
. conseillers : Maisonhaute, Joassard, Lyonnet, Gerin, Durieux, Boudol, Peycelon, Sardin, Abrial, Caire.

1896 (17 mai)

. maire : Victor de Boissieu,
. adjoint : Jean Poncet,
. conseillers : Lyonnet, Joassard, Durieux, Abrial, Sorlin, Maisonhaute, Caire, Gerin, Claude Gerin, Peycelon.

1900 (13 mai)

. maire : Victor de Boissieu,
. adjoint : Jean Poncet,
. conseillers : Joassard, Durieux, S. Abrial, Peycelon, Caire, Claude Gerin, J.B. Lyonnet, A. Dupayrat, Poncet.

1901 : démission de Victor de Boissieu remplacé par Jean Poncet.

1904 (15 mai)

. maire : Michel Gerin,
. adjoint : François Peycelon,
. conseillers : Cl. Gerin, Poncet, Durieux, P. Rivollier, Joassard, Caire, Vially, S. Abrial, J. de Boissieu, Maisonhaute.

1908 (17 mai)

. maire : Michel Gerin,
. adjoint : François Peycelon,
. conseillers : J. Vially, Claude Gerin, Poncet, Caire, Joassard, J. de Boissieu, S. Abrial, Rochette.

1912 (10 mai)

- . maire : Michel Gerin,
- . adjoint : Rivollier,
- . conseillers : Joassard, Rochette, Rochette, Poncet, Subrin, Dumoulin, Claude Gerin, Rolland.

*
**

Nous sommes à la veille de la Première Guerre mondiale. La période écoulée depuis 1800 a connu une grande diversité de régimes politiques : Directoire, Empire, retour des rois, République, second Empire et, à nouveau, la République, les guerres napoléoniennes, la guerre franco-prussienne de 1870-71. Comme tout cela a dû perturber les esprits après le régime seigneurial et la révolution de 1789 !

On verra à Boisset: la création des écoles, l'installation d'une communauté de religieuses Saint-Joseph avec pensionnat de filles, école et pharmacie, le changement du presbytère, le creusement du canal du Forez, l'implantation de la ligne de chemin de fer Montbrison-Lyon-St-Paul avec gare pour voyageurs et marchandises, les changements de distribution du courrier, la création du poids public.

Tout cela a contribué à l'amélioration du mode de vie ; les idées ont changé. On a vu émerger des tendances politiques et l'accès de toutes les couches sociales à davantage de confort, de loisirs, de libertés.

1919 (10 décembre)

- . maire : Michel Gerin,
- . adjoint : Rivollier,
- . conseillers : Joassard, Rochette, Rochette, Poncet, Dumoulin, Caire, Mourier, J.B. Guillien.

1923 (16 décembre) : changement d'adjoint ; Joassard remplace Rivollier.

1925 (9 mai)

- . maire : Michel Gerin,
- . adjoint : Joassard,
- . conseillers : Peycelon, Rivollier, Meynard, Poncet, Caire, Rochette, Dumoulin, Guillien.

1929 (19 mai)

- . maire : Michel Gerin,
- . adjoint : Poncet,
- . conseillers : Meynard, Peycelon, Caire, Dumoulin, Boichon, Sorlin, de Prandières.

1935 (5 mai)

- . maire : Michel Gerin,
- . adjoint : Poncet,
- . conseillers : Meynard, Peycelon, J. Rivollier, F. Caire, Dumoulin, P. Frécon, P. Bénévend, E. Goléo.

1945 (6 mai)

- . maire : Antoine Poncet,
- . adjoint : G. Meynard,
- . conseillers : J. Bourrat, Giraud, Rivollier, L. Durris, J. Montel, J.P. Garnier, A. Dumoulin, L. Gerin.

En cette fin de Deuxième Guerre mondiale, il est bon de réfléchir sur tous les événements qui ont transformé l'aspect social du village ainsi que son économie.

Dans les vieux documents, le plus ancien artisan est le meunier, prééminence du travail paysan qui donne le pain quotidien. Puis viennent : le tailleur d'habits et le marchand sans citer du reste quel genre de marchandise il négocie, et un cabaretier. On voit à peu près à la même époque le charpentier ; le reste de la population est exclusivement agricole : fermiers, grangers, laboureurs, journaliers, domestiques, servantes. De 1791 à 1940 vont s'implanter : deux boulangers, deux menuisiers, un charron, des maçons, un boucher-charcutier, trois épiciers, un maréchal-ferrant, un plombier, un électricien, six ou sept cafetiers, des restaurateurs, des marchands de vins, charbon, engrais, un hôtelier, un fabricant de moellons, un fromager... et l'installation du chantier de la S.F.I.B. (Société Forézienne d'Imprégnation des Bois) au Cerizet qui occupa plus de cent ouvriers. Citons encore des magnaneries, une laiterie, des commerces de matériaux de construction, une entreprise de battage et de vente de machines agricoles.

Beaucoup de particuliers travaillent dans les maisons bourgeoises des alentours : à "la Dame", chez M. de Boissieu, de Prandières, à Sourcieux chez M. Balaÿ, à la Tour chez M. Couffinhal, à Unias, chez M. Rousse, en qualité de jardiniers, valets ou femmes de chambre, cuisiniers, cuisinières, cochers, couturières, repasseuses...

*
**

En 1929, c'est l'installation de l'électricité au village, événement capital qui apporte dans les maisons un progrès formidable. Tout va se nouer autour de ce pas dans la modernisation. Il faut attendre 1942 pour l'électrification des écarts. Certains Boissetaires avaient l'électricité grâce à une turbine. Ce furent des privilégiés comme François Boudol qui avait utilisé la chute du canal, M. Goubier le meunier se servant de la chute du bief, et les habitants du château de la Dame.

*
**

Il y eut aussi l'installation d'un correspondant postal au bureau de poste local où l'on pouvait poster ses lettres, acheter des timbres, envoyer des lettres recommandées, des paquets-poste, des mandats, payer ses impôts... Le bureau était, en principe, ouvert au public de neuf heures à midi. Le facteur venait y faire le tri du courrier. Tout le courrier du départ portait le tampon : "Cor. P. N° 13". Il y a eu trois correspondantes postales : Marie Peycelon, Marie Gagnère, Marcelle Rivollier.

En 1938 c'était un petit car qui assurait le service de cette desserte postale avec l'itinéraire suivant :

Montbrison, Champdieu, Chalain-d'Uzore, St-Paul-d'Uzore, Mornand, Magneux-Hauterive, Chalain-le-Comtal, Boisset-les-Montrond, Unias, Craitilleux, l'Hôpital-le-Grand, Précieux, Savigneux.

Lorsqu'était assurée cette poste rurale au village, Boisset a eu longtemps des facteurs locaux.

Mme veuve Roux, grand-mère de Jean-Michel Roux a fait longtemps la tournée à pied, avec un gros sac de cuir en bandoulière, souvent aidé par son fils Antoine. Puis Josette Chaux, mariée à Jean Bonnefoy employé à la C.B.A., a assuré le service de facteur à Boisset. C'est elle qui a vu la suppression de ce bureau de village et le rattachement de Boisset au bureau de Montrond-les-Bains.

*
**

Il y a eu aussi l'agrandissement des écoles : école privée mixte avec deux classes, école publique mixte avec deux classes.

*
**

En examinant les divers conseils municipaux on se rend compte de la permanence de quelques familles dans l'administration communale. Par exemple la famille Gerin qui totalise une présence remarquable de ses membres en qualité de maire : pendant 65 ans les Gerin ont été maires de Boisset. En 1936, l'un de ceux-ci, Michel Gerin, reçut la Légion d'honneur. Nous pouvons citer aussi : les Lyonnet, Poncet, Rochette, Abrial, Vially, Giraud, Caire... et plus tard : Sorlin, Blanchon, Meynard... En cherchant bien, on pourrait dire qu'ils sont tous parents !

*
**

1947 (22 octobre)

. maire : J.A. Poncet,
. adjoint : Georges Meynard (charron),
. conseillers : J. Bourrat (meunier), L. Gerin (agriculteur), Montel (Fabricant de moellons), P. Garnier, G. Girard (agriculteur), A. Dumoulin (maçon), F. Masset, E. Giraud, L. Durris (agriculteur).

1953 (3 mai)

. maire : J.A. Poncet,
. adjoint : Georges Meynard,
. conseillers : Bourrat, Gerin, Durris, Girard, Garnier, Dumoulin, Montel, Beraud, Giraud.

1959 (14 mars)

. maire : J.A. Poncet,
. adjoint : J. Bourrat,
. conseillers : Dumoulin, Garnier, Girard, Durieux, Peyron (menuisier), Durris, Louis Gerin, Achard (cantonnier), Béraud.

1965 (21 mars 1965)

. maire : J. Bourrat (après le décès accidentel de Jean Antoine Poncet),
. adjoint : Dumoulin
. conseillers : J. Vially (électricien), France (ouvrier), Garnier, Gerin, Achard, Solle (mécanicien), Rose (agriculteur), Durris, Frécon, Girard, Beraud.

1971 (21 mars 1971)

. maire : Jean Magat,
. adjoint : Vially Jean,
. conseillers : A. Vially, G. Giraud, Montagne, Durris, Solle, M. Grange, France, Garnier, C. Rivoire, Griffon, Devaux.

Notons l'entrée des femmes dans la vie municipale : Andrée Vially et Colette Rivoire.

1974 (21 juin)

. maire : Andrée Brunon, épouse de Pierre Vially (Jean Magat décède de suite d'accident),
. adjoint : R. Devaux,
. conseillers : Jean Vially, G. Giraud, J. Montagne, J. Durris, Henri Solle, Marc Grange, A. France, P. Garnier, C. Rivoire, M. Griffon, Pierre Magat (fils de Jean Magat).

1977 (18 mars)

. maire : Andrée Vially,

- . premier adjoint : Marcel Barralon,
- . deuxième adjoint : Jean Montagne,
- . conseillers : Griffon, Grange, C. Rivoire, Jean de Prandières, J. Forge, R. Roux, Denise Joassard, A. Achard, C. Dominget, J.P. Pagès.

1983 (20 mars)

- . maire : Antoine Sorlin,
- . premier adjoint : Simone Vially épouse Dutel,
- . deuxième adjoint : J.C. Goubier,
- . troisième adjoint : F. Houillon,
- . conseillers : Jean de Prandières, M. Grange, M.L. Maurin, C. Rivoire, Maurice Pouillon, Noël Grange, Yves Gauthier, J.P. Pagès.

1989 (25 mars)

- . maire : Antoine Sorlin,
- . premier adjoint : Simone Dutel,
- . deuxième adjoint : J.C. Goubier,
- . troisième adjoint : Yves Gauthier,
- . conseillers : Armand Déchandon, M. Giraud, Thérèse épouse P. Magat, Raymond Julien, J. Eichenberger, M. Grange, Jean de Prandières, C. Richard, C. Dominget, A. Lamberthe, Jean Durris.

Depuis cette date Raymond Julien est décédé, A. Lamberthe a quitté le village, C. Dominget a donné sa démission.

*
**

Secrétaires de mairie

Pendant de longues années le secrétariat a été assuré par l'instituteur public du village. C'était souvent la personne la plus proche des habitants en raison de sa profession et la plus compétente grâce à son instruction.

Instituteurs ayant assuré le secrétariat :

MM. Berger, Rozier, Malaret, Mouton (Mme Mouton pendant la captivité de son mari de 1939 à 1945) ; MM. Roussel et Bergamin.

Jean Magat prit une secrétaire parmi les habitants de Boisset, Marie-Edith Grange. A 17 ans et demi, elle fut la plus jeune secrétaire de mairie de France en 1971. Lors de son mariage avec François Fontimpe en 1973, elle fut remplacée par Mme Jacques Clavier. Celle-ci assura un service efficace, compétent, avec amabilité et dévouement, jusqu'en mai 1994. Marie-Edith Fontimpe est revenue au secrétariat en ce printemps 1994, au moment où Denise Clavier a pris sa retraite. A cette occasion, il est juste que nous disions à cette Suryquoise toute notre affectueuse reconnaissance pour sa présence à Boisset pendant 21 ans.

LIEU-DIT "LE CERIZET"

La route de Tauves à Lyon qu'on appelle plutôt Nationale 496 ou route de Montbrison à Lyon (parce que Tauves est une localité du Puy-de-Dôme bien après Clermont-Ferrand) sert de limite entre Chalain-le-Comtal et Boisset-les-Montrond. Le tracé en a été fait entre Montbrison et Bellegarde-en-Forez par le "sieur" d'Argou en 1775.

Il existait tout de même des chemins, à peu près où nous les trouvons actuellement. Le Cerizet est très facile à trouver, soit que vous vous promeniez entre Montrond et Montbrison, soit que vous sortiez de l'autoroute A 72 par le péage de Chalain-le-Comtal. Le carrefour du Cerizet, si on vient de Montrond, est longé à droite par de grandes prairies appelées : les Bourgognes. La route qui vient ensuite de Magneux-Hauterive portait autrefois le nom de "chemin des Bourguignons ou des Bergoignonnes". C'est à présent la D 105 qui avait été mise en service sous le nom de route N° 6 de Boisset-les-Montrond à Trelins. A l'intersection des quatre routes, de l'autre côté des prés se trouve le centre d'insémination artificielle sur la commune de Chalain. Sur celle de Boisset, la Société forézienne d'imprégnation des bois (S.F.I.B.) occupe un vaste chantier qui fait l'angle de la route et, de l'autre côté, un pré, des maisons individuelles complètent l'aménagement. Quelques dispositifs de sécurité permettent aux voitures de ralentir car les accidents ont été très nombreux ici.

Entrons dans cette petite agglomération. vous avez, à droite l'hôtel-restaurant-bar "le Cerizet" qui a aussi un poste de carburants. A gauche le restaurant gastronomique "L'écuelle" conserve la renommée de la cuisine "de Boisset". Il faut bien le dire, nous avons eu, au bourg, le restaurant "Vially Renard" qui en son temps était le rendez-vous des "fines bouches" lyonnaises et même de beaucoup plus loin... La cave Vernet propose ses vins, champagne et autres boissons. Les piscines "Aqua-Centre" sont installées un peu au-delà du Cerizet sur la route de Montrond. Il faut y ajouter une entreprise d'isolation, une de maçonnerie et entretien et un électricien.

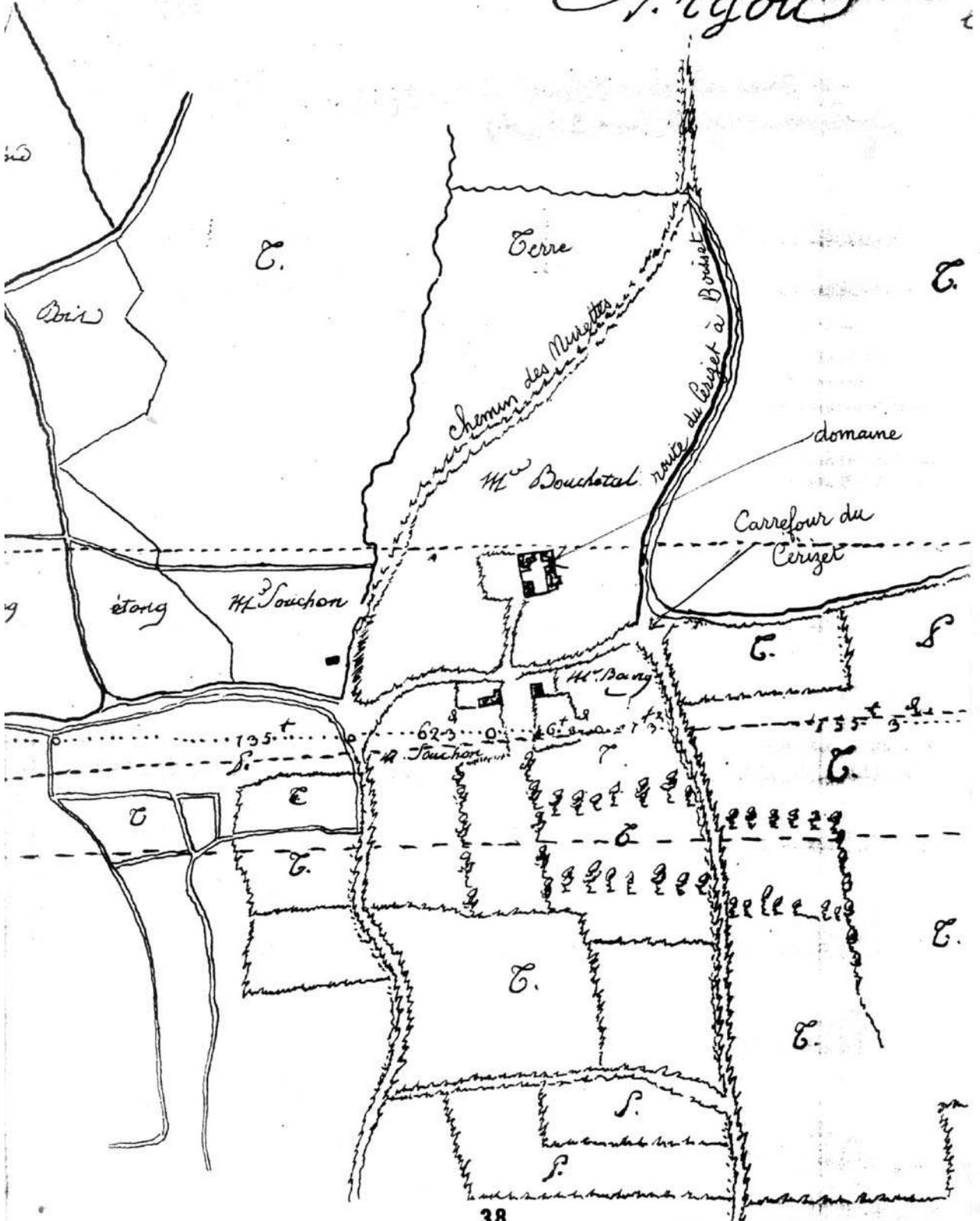
Beaucoup de maisons individuelles ont été construites ou rénovées. Avec leurs jardinets fleuris, les lotissements des Peupliers et du Cerizet apportent une vie très importante, et apportent de l'agrément à ce début du village. Il reste, et il faut espérer que ce sera pour longtemps, la petite gare de la ligne de chemin de fer Montbrison-Lyon-Saint-Paul. Autrefois gare de voyageurs et de marchandises, elle est restée longtemps au service du chantier de la S.F.I.B. où arrivaient les wagons de troncs de pins pour les écorcer et les imprégner de créosote afin d'assurer leur conservation. Ces poteaux servent aux boiseries des mines souterraines ou aux lignes téléphoniques. Ce chantier faisait partie d'une vaste organisation dont certaines filiales étaient établies à Bouthéon, Marseille etc. La modernisation du travail par l'emploi de matériel électrique, d'autoclaves etc. a supprimé beaucoup de main-d'oeuvre. Une trentaine d'ouvriers travaillent actuellement à "l'Usine des Poteaux" comme on dit chez nous.

Je pense que je n'ai pas trahi l'idée que mes compatriotes se font du Cerizet, lieu de commerce, de détente, de logement pour retraités et familles travaillant beaucoup en dehors du village.

Vieux

(1775)

Argou



LE CERIZET DANS LES ANNEES TRENTE

Maintenant reportons-nous vers les années 1933. En mettant en commun cartes et souvenirs, voilà comment se présentait le Cerizet. C'était l'époque où, au carrefour vers la grand'route, à l'angle où est indiqué le centre d'insémination artificielle, une croix de pierre portant le nom de Croix du Cerizet avait été érigée par Madame Balaÿ vers 1875¹.

Le chantier de la S.F.I.B. existait ; il occupait au moins cent ouvriers manutentionnaires dont le travail consistait à écorcer, appointer et imprégner le bas des poteaux. Les débris de bois étaient utilisés pour le chauffage ainsi que la sciure. Pendant la guerre de 1939-1945, les écoles et l'église étaient chauffées avec des poêles à sciure, cette dernière provenant toute de la S.F.I.B. Notons qu'à cette époque des femmes étaient employées à l'écorçage des poteaux, et ce n'était pas un poste de repos !

Il y avait trois cafés au Cerizet. Le café Maisonhaute géré par Monsieur et Madame Montagne, natifs de Chambéon. On y trouvait aussi du charbon et des engrais. Le café Caire, presque en face, avait également un commerce de vins et charbons. Contre le passage à niveau, à droite en allant au village, se trouvait le café Gallet qui possédait une graineterie. Tous trois avaient leur billard pour le passe-temps des habitués. En face du café Gallet, les établissements Jacquet de Sury-le-Comtal avaient installé un dépôt de charbons et boissons. Trois bascules privées assuraient la pesée des marchandises. Je n'aurais garde d'oublier Pétrus Morel et sa famille ; il était à la fois chiffonnier et ferrailleur. Les entassements de meubles, papiers, vêtements de toutes sortes me jetaient dans un ébahissement sans bornes... et je n'ai pas changé ! Quelques fermes : Dumoulin, Poncet, Gourgaud, Frécon, Pouillon... des retraités : Abrial, Maisonhaute... le chef de gare, la maison du directeur local des établissements Rollin-Dupré (S.F.I.B.), quelques logements assez précaires pour les ouvriers de l'usine et le tour du hameau est terminé. Le service des Postes y avait fait installer une boîte aux lettres sur la demande de la société des chemins de fer ; elle fut, selon le registre des délibérations municipales, demandée en 1919 et posée en 1920.

MON PREMIER VOYAGE EN TRAIN

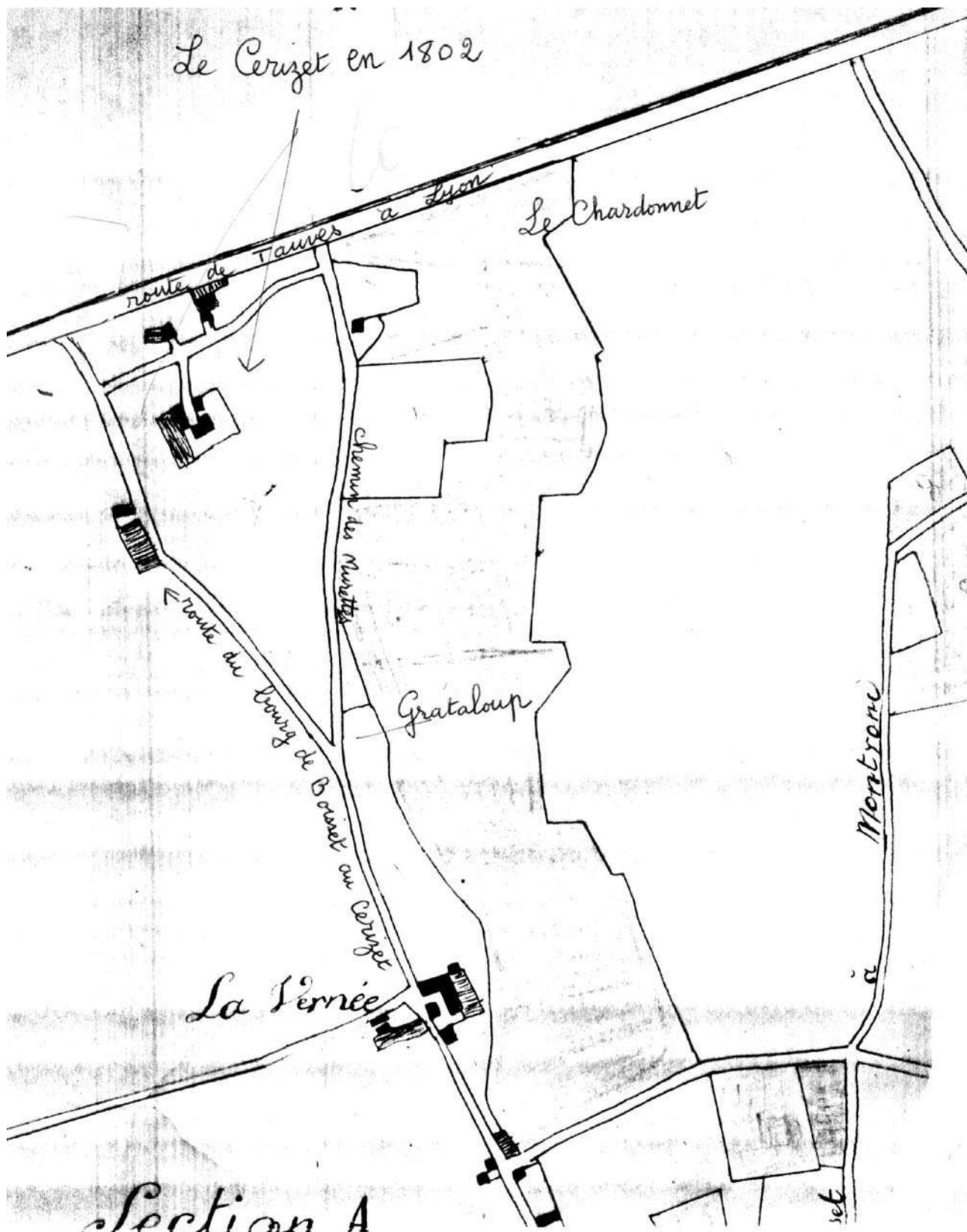
La gare de Boisset en 1930 : c'est ici qu'on prenait le train pour aller à Montbrison ou à Lyon car Boisset-le-Cerizet avait sa gare de voyageurs et de marchandises... C'est là que j'ai pris le train pour la première fois. Mon père, André Gagnère, emmenait à la foire de Lyon Baptiste Roux, un jeune homme du village. Je les accompagnais parce que c'était une occasion unique pour aller voir ma marraine qui était cuisinière dans la famille Colcombet, à Lyon, tout près du parc de la Tête d'Or.

Ce souvenir, un peu embrumé par les ans, ressuscite en moi tout un passé merveilleux. J'avais sept ans. On prenait le train de sept heures, avant le lever du jour, en cette fin mars. Partis de la maison, à pied, dans la nuit qui bleussait du côté du levant, je serrais fort la main de mon père. Nous emportions des oeufs frais et un morceau de beurre. Ma mère avait moulé le beurre la veille, dans la petite presse en bois où était dessinée une vache. Tout était emballé avec soin ; ces petits présents du terroir ont toujours la même valeur aux yeux des citadins. Deux kilomètres séparent le bourg du Cerizet. Le trajet était pour moi une découverte avec les silhouettes des arbres et les étables où les paysans s'activaient déjà à la traite du matin.

Une énorme bascule métallique avec un cadran de cuivre, une affiche de la société des chemins de fer, le guichet où le chef de gare délivrait ces petits passeports pour l'aventure... comme tout cela était différent de ma vie d'enfant bien uniforme... L'électricité brillait dans les

¹ Voir notre chapitre "Les croix du village".

Le Cerizet en 1802



Section A

locaux et sur le quai. Un tintement grêle emplît l'air froid de son grelottement aigu. Le train est annoncé.

Nous traversâmes les rails tandis que s'abaissaient les barrières du passage à niveau. Là, sur le quai, debout dans l'aube vaporeuse, je contemplais la ligne infinie des rails qui s'enfuyaient vers Montrond. Depuis Fontanes la fumée annonciatrice du train crachait ses tourbillons grisâtres. Il arrivait ; la locomotive entraînait toute une chaîne de wagons où tremblotaient des petites lumières bleues. Dans un fracas assourdissant de vapeur et de ferrailles le train s'immobilisa.

En balançant sa lanterne, l'homme de service chantonnait la phrase rituelle : "les voyageurs pour Montrond-les-Bains, Bellegarde-en-Forez, Sainte-Foy-Largentière... en voiture". Je montai dans le wagon à la suite de Baptiste et nous nous installâmes dans le compartiment de troisième classe que nous avons choisi. Ce n'était pas l'Orient-Express, notre petit train, tout juste celui de la chanson :

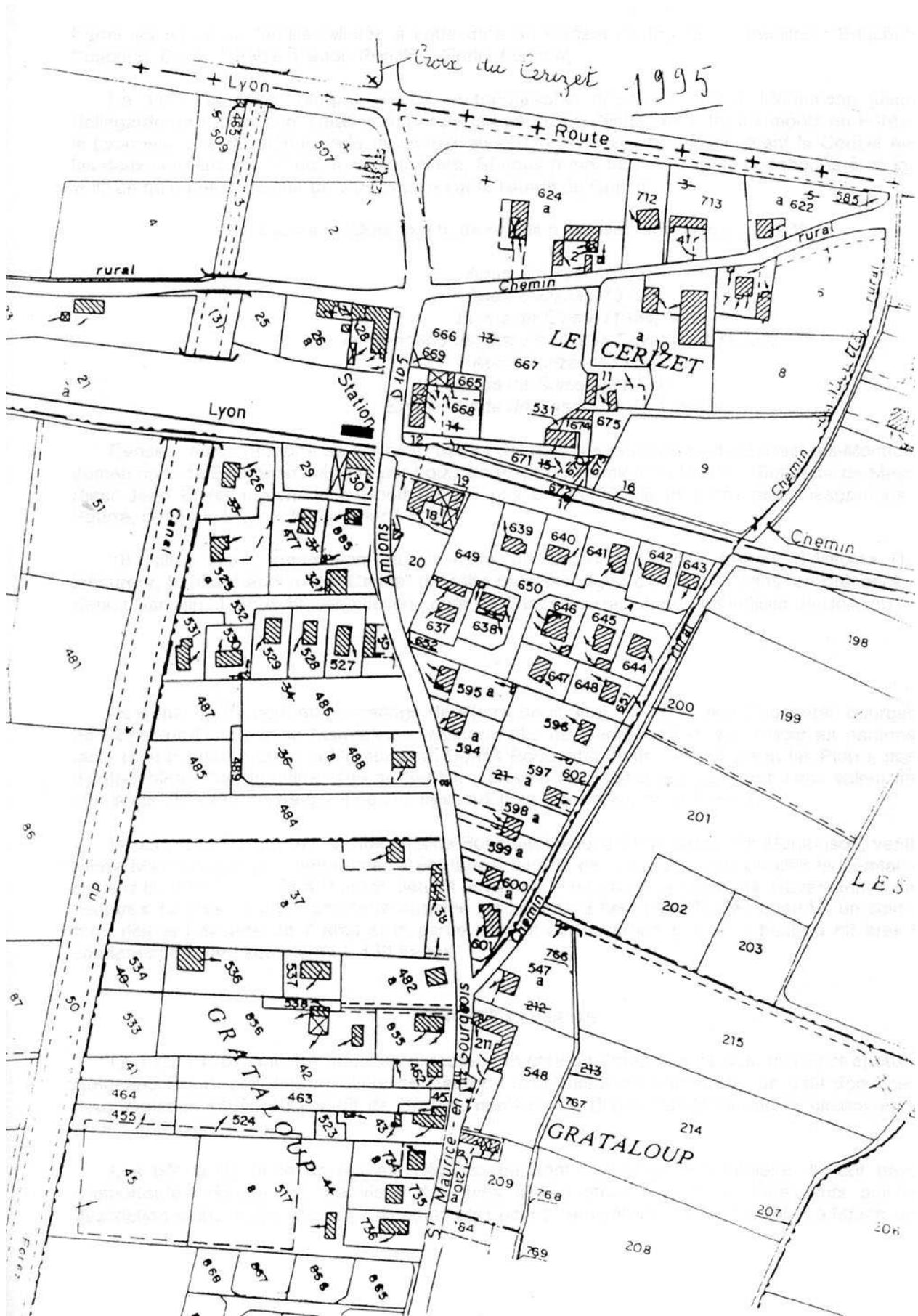
*Au beau pays de Cocagne, on vient d'construir'un ch'min d'fer
Qui traverse la campagne entre deux rangs d'arbres verts
Sur les fils télégraphiques se sont perchés les oiseaux
Et les vach'mélancoliques bouchent les passag'à niveau
Pour guetter dans le lointain... le panache du premier train !*

Les compartiments de troisième classe avec les banquettes en lattes de bois donnaient aux voyageurs le confort cahotant et bruyant qui rend ces expéditions inoubliables. Après avoir pris son élan le train traversa le viaduc sur la Loire, tout contre l'énorme forteresse de Montrond. Les petits falots de la gare papillottaient dans la brume. Nous attaquâmes la montagne à Bellegarde-en-Forez. Le premier tunnel offrait sa gueule noire à la chenille bruyante, comme un gouffre insondable et mystérieux. A grands coups de sifflets nous abordâmes Sainte-Foy-Largentière ; déjà l'aurore rosissait le ciel et découpait les contreforts des Cévennes en ombres chinoises. Puis nous franchîmes un autre petit viaduc au-dessus de la Brévennes qui frissonnait en contre bas dans les prés... Puis, toujours dans le bruit fracassant du monstre, ce fut le dernier tunnel. L'odeur âcre de la fumée entraînait par les portères mal jointes, le bruit s'amplifiait dans le boyau obscur. Quelle fraîcheur à la sortie. Le soleil se levait à notre droite et le jour apportait la vie et la couleur aux paysages... Sain-Bel, l'Arbresle, presque la ville, déjà. On s'entassait un peu plus avec l'arrivée de nouveaux voyageurs. Je n'oublie pas le défilé ininterrompu des paysages, la cuvette lyonnaise, les monts d'Or... dans les escarbilles de la fumée qui brouillait les panoramas. L'ivresse du voyage dans le bruit, les secousses, les visages nouveaux, venait de s'installer en moi. Pour descendre le marche pied qui surplombait les rails mon père me prit dans ses bras. C'était bon cette force, cette rude étoffe de laine de sa veste, et ma joue contre sa moustache rousse. J'éprouvais un vertige délicieux en descendant... mon premier train.

Eh bien, figurez-vous que je ne me rappelle absolument pas de la façon dont nous nous sommes déplacés pour aller de la gare de Lyon Saint-Paul à la maison où était ma marraine. Seulement l'horloge de la gare et sa majestueuse entrée sur la place... Pourquoi parlerai-je du retour ?

REMONTONS LE TEMPS

Remontons plutôt le temps... nous sommes en 1802. Tout de suite après la grande Révolution. La route existe, le carrefour est bien là. Il n'y a pas de chantier, il n'y a pas de gare ni de ligne de chemin de fer. L'électricité n'existe pas, ni la boîte aux lettres, ni les bascules, ni les cafés. Les habitations sont des domaines, des fermes ou des maisons louées à des journaliers.



Parmi les noms de famille relevés à cette date au Cerizet on trouve les familles : Bouchetal, Souchon, Court, Chaize, Cadour, Pouillon, Gerin, Lyonnet.

En 1775, la carte d'Argou précise la topographie des lieux depuis Montbrison jusqu'à Bellegarde-en-Forez, afin d'établir une route qui permettra l'échange entre les monts du Forez et le Lyonnais. C'est le début de la décentralisation. On retrouve sur ce document le Cerizet avec les deux chemins en "Y" qui le caractérisent. Si nous remontons aux sources connues à ce jour, voilà ce qu'on peut trouver de plus ancien sur le lieu-dit du Cerizet :

Guillaume dit Morel hérite de rentes à Boisset, au Cerizet en 1235.

Apud Syuriset (1255)

Apud Surisset (1373)

Locus de Ciriset (1384)

Iter tendens de Sirizeto versus Boyssetum (1393)

Apud Surizet (1396)

Locus de Surizeto (1420)

Surizet (carte de Cassini, XVIIIe siècle).

Ceriset : dîme inféodée en grains et autres denrées, en la paroisse de Boisset-les-Montrond, démembrée de Bouthéon, vendue par Louis de Pons gouverneur de Verdun, Seigneur de Meys à Sieur Jean Brizet marchand à Bouthéon au prix de 14 000 livres (acte reçu Desgranges et Pourre, notaires à Lyon, le 5 janvier 1779).

18 juillet 1707, inhumation au cimetière de Edmonde Darbo, femme d'Antoine Dury laboureur, habitant au lieu de "Cerize" de cette paroisse, âgée d'environ 31 ans, en présence de Benoît Sardain, Jean Avril, Jean Julien ; curé de Chazelles (registre de catholicité de Boisset).

*

**

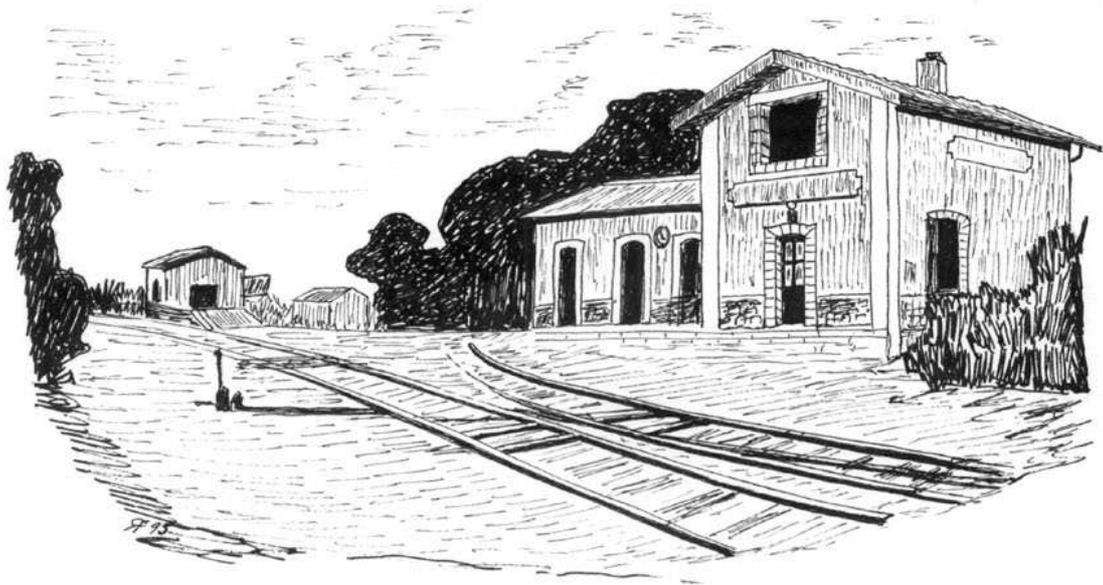
Le 4 mai 1729, contrat de mariage de Pierre Bouchetal, fils de Benoît Bouchetal, bourgeois de Rozier-en-Donzy avec Magdeleine Nachard, fille de Georges Nachard avocat en parlement (acte reçu Barrieu, notaire à Montbrison). Benoît Bouchetal donne en dot à son fils Pierre, parmi d'autres biens, "un domaine situé au Serizet, paroisse de Boisset-les-Montrond d'une valeur de 3 000 livres", le dit domaine garni de ses bestiaux pour une valeur de 550 livres.

Le 25 messidor de l'an 12, Magdelaine Bouchetal, veuve Chavassieu, de Montbrison, vend à Pierre Micollon granger, demeurant à Fontanes, lieu-dit de la paroisse de Chalain-le-Comtal les terrains ci-dessous situés à Boisset, lieu-dit le Surizet : "une terre appelée les Traversannes de 3 hectares 42 ares quarrés, une terre appelée les Lots de 2 hectares 85 ares quarrés, un coin de terre dite la Fayonne de 7 ares et la partie nord et est du grand pré de 1 hectare 80 ares 50 centiares pour une somme de 5 450 francs".

UN PETIT DOMAINE

Le 7 avril 1767 Antoine Souchon procureur en cour de Forez achète à Jean Thinet époux de Catherine Court, par l'intermédiaire de Geoffroy Gras tuteur de Catherine : un petit domaine et deux maisons situés au lieu-dit de Surizet, paroisse de Boisset-les-Montrond et circonvoisines pour 3 500 livres.

Les bâtiments et fonds ont été négligés pendant l'administration tutélaire. Ils ont besoin d'importantes réparations. La visite des lieux et les devis sont très intéressants par leur description et les détails fournis. Les actes sont passés devant Me Bernard, notaire à Montbrison.



BOISSET-les-MONTROND (Loire). — Route de la Gare

Jean Thinet, marchand, demeure au lieu de Rioux à Saint-Foy-Saint-Sulpice. Le domaine est loué à Barthélemy Richard et à son épouse Benoîte Morel qui sont des créanciers de Thinet et Court. Les experts nommés pour visite et devis sont Pierre Epinat, architecte et Annet Plais, maître maçon à Montbrison.

Le 7 avril 1767, dès neuf heures et demie la visite commence. Beaucoup de dégradations sont constatées ; Jean Garret, le locataire du moment, déclare qu'elles ne lui sont pas imputables. Elles viennent du fait de la vétusté extrême des bâtiments. Aucune semaille n'a été faite, aucune terre ensemencée car c'est à lui de fournir les grains. Il laissera le domaine tel qu'il est car, à son entrée il n'y avait que pour 160 livres de bétail (prix de foire). Il n'y a jamais eu d'acte passé. Il sème environ 40 bichets annuellement, tant seigle que froment.

LES BATIMENTS DU DOMAINE

La cuisine a besoin d'une porte neuve car celle qui existe, en chêne, est pourrie, vermoulue, hors de service. Une porte neuve vaut 13 livres.

Les murs de la cuisine sont extrêmement dégradés, il faut faire une reprise, refaire le four à neuf avec son bassin en pierre de taille, refaire l'embouchure du four, raccommoder la souche de la cheminée au-dessus du couvert, le tout avec d'anciens matériaux : 50 livres.

Refaire l'escalier qui conduit à la chambre au-dessus ainsy que ses brancards pourris et vermoulus : 10 livres.

Refaire le plancher à neuf avec "aix" (ais), chevrons, bois, clous, 9 toises de surface : 54 livres.

Le "couvert" (toit) de la chambre est en ruine et plein de gouttières : 72 livres.

Les portes d'entrée de la grange sont soit pourries, soit cassées ; il faut les refaire en bois de pin ou sapin ainsy que leurs ferrures : 24 livres.

Les murs de la grange sont fendus et troués : 15 livres.

Refaire l'encadrement et la porte de l'écurie, sauf les ferrures : 20 livres.

Le mur de refente qui sépare l'écurie des vaches de celle des brebis est tombé ; il faut le refaire depuis ses fondations qui ne peuvent servir : 30 livres.

Il faut refaire en différents endroits les murs de l'écurie des brebis qui sont dégradés en dedans, plusieurs remaillages coûteront 6 livres.

Les murs de l'écurie et de la grange sont dégradés en dehors ; il faudra y faire 14 toises de bâtisse à pierre et à chaux : 48 livres.

Tous les murs sont dégradés par les pluies, il faut les recrépir à chaux et sable soit 80 toises: 160 livres.

Tous les couverts granges, écuries sont en mauvais état ; il faudra employer 30 chevrons de 15 pieds, 12 sablières de 12 pieds et 12 douzaines d'aix (ais) de couvert en remplacement des bois pourris, clous, main d'oeuvre : 140 livres.

Pour recouvrir à taille ouverte 600 tuiles en remplacement : 40 livres.

"Raccomoder et élever le collet du puy qui s'est surbaissé" : 3 livres.

Toutes ces réparations sont nécessaires ; il faudrait construire aussi un mur de clôture pour faire une cour au devant des bâtiments du côté du midi.

"MAISON DU LOCATAIRE"

Une petite maison détachée des bâtiments ci-dessus fait aussi partie de ce domaine. Elle est occupée à cette date par Aimé Chaize et les experts visitent aussi cette habitation. Ils la trouvent en si mauvais état qu'ils concluent que la démolition totale de ce bâtiment est la solution la plus simple. Cette maison mesure 30 pieds de long, 18 pieds de large et 18 pieds de haut. Sa démolition et reconstruction compris pierres, chaux, sable, bois, clous, ferrures et autres matériaux utilisant tout ce qui peut être réemployé, avec le "raccomodage du puy" coûtera 800 livres.

Où était situé ce corps de domaine au Cerizet ? Il serait très intéressant, si quelque propriétaire du Cerizet possédait d'anciens titres notariés, de savoir comment était distribué le territoire et qui le possédait.

*
**

Plusieurs grands travaux ont contribué à changer l'aspect du Cerizet :

- Au XVIII^e siècle la création de la route Tauves-Lyon dont le tracé avait été réalisé par Argou en 1775. Les archives de la Diana conservent cette carte. M. Déal en a présenté le dessin lors d'une exposition en 1993.

- Le creusement du canal du Forez qui est achevé en 1871. L'artère n° 1 traverse le village et s'élargit en abordant le Cerizet. Ce plan d'eau, appelé "Chambre d'emprunt" est très poissonneux. Les balmes surplombent les lotissements des Peupliers et de Grataloup.

- La création de la ligne de chemin de fer Montbrison-Lyon-Saint-Paul est sans doute un des points forts de cette évolution. La construction de la gare de Boisset-le-Cerizet avec son passage à niveau à barrière manuelle et le quai pour le chargement des marchandises date de 1877. Tout cela amena une vie nouvelle et des transactions importantes.

- la création de l'usine-chantier qui occupe une surface importante à cet endroit-clé a beaucoup contribué à donner le visage que nous connaissons aujourd'hui de ce coin du pays. L'usine-chantier fut installée après la guerre de 1914-1918, après la disparition sur le même site d'une fabrique de moellons en agglomérés qui n'avait pas prospéré. Elle fut suivie de l'installation des cafés, restaurants, bascules, dépôts divers puis du poste de carburants et de l'hôtel...

LIEU-DIT "GRATALOUP"

Ce hameau du village de Boisset est situé sur le chemin qui va du Cerizet au bourg, entre le Cerizet et la Vergnat. Il y avait autrefois, en ce lieu, seulement une ferme. Comme toutes celles du village, elle tournait le dos au nord (à la bise) et ouvrait ses fenêtres au sud (au midi). C'était là un usage courant pour se protéger du froid.

Les pigeonniers eux aussi avaient leurs ouvertures au midi. Quant aux étables, porcheries, bergeries et granges, s'il était possible, un mur de pisé clôturait le tout. Le portail à deux vantaux de bois plein était surmonté d'un encadrement de maçonnerie recouvert de tuiles. Quelquefois une génoise décorait cette entrée de ses tuiles rangées en deux ou trois rangs et rejointées de chaux.

Les maisons se sont multipliées à Grataloup. Maintenant elles forment une ligne ininterrompue entre le Cerizet et la Vergnat. Il est difficile de trouver l'endroit exact des limites de ces lieux-dits. Qu'importe. Dans les locaux de la ferme transformée et agrandie s'était installé un atelier de confection : "Domi-Couture". Entre 1968-1980 ses fabrications de vêtements étaient présentes sur les marchés de la Plaine et jusqu'à la région stéphanoise. Cet atelier est maintenant fermé. Il y a eu également à cette époque les établissements Devaux, entreprise de maçonnerie très florissante, l'outillage "Blay". Aujourd'hui les stores et fermetures Farissier et un bureau de contentieux représentent l'activité commerciale de Grataloup.

C'est, depuis quelques années, le haut lieu pour le football à Boisset avec le stade, son terrain de compétition, son terrain d'entraînement, les vestiaires. L'éclairage abondant en fait un minuscule "Geoffroy Guichard". Les dimanches et jours de semaine où se disputent des "matches" drainent toute une population éprise de ce sport populaire. Les familles et leurs enfants en bons supporters vont à Grataloup prendre un grand bol d'air et applaudir les prouesses d'un "but" attendu par tous.

STATUTS

DE LA COMPAGNIE

DU CHEMIN DE FER

DE MONTBRISON A MONTROND.

LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS, à tous présents et à venir,
SALUT :

Pardevant M.^e Martin et son Collègue, notaires à la résidence de
Montbrison, soussignés,

Furent présents, MM.

Ildephonse Rater, propriétaire, et maire de la ville de Montbrison,
où il demeure;

Lucien Souchon-Duchevalard, propriétaire;

Gaspard-Antoine-Samuel Richard de Soultrait, receveur général des
finances au département de la Loire, agissant tant en son nom per-
sonnel que comme se portant fort pour les héritiers de M. De Saint-
Léger, son beau-père;

Henri Levet, conseiller de préfecture de la Loire;

Philippe-Marie Dulac, avoué;

Augustin De Meaux, propriétaire;

Antoine-François Guerre, inspecteur de l'enregistrement;

QUAND LE PREMIER TRAMWAY DE FRANCE PASSAIT A BOISSET (AU CERIZET)

Tramway : chemin de fer établi au moyen de rails posés, sans saillie, sur le profil d'une route ou d'une rue. Voiture circulant sur ces rails.

(Dictionnaire Larousse)

Avant que ne soit évoquée cette expérience dans des commentaires plus complets, il faut bien rappeler ce fait de notre histoire locale : le premier chemin de fer de France fut inauguré le 1er octobre 1828 entre Saint-Etienne et Andrézieux. En 1833 la ligne Andrézieux-Roanne était ouverte.

Voici les considérations évoquées par MM. Mellet et Henry, concessionnaires, directeurs du Chemin de fer de la Loire, sur la proposition faite en 1832, de construire une ligne allant de Montbrison à Montrond et s'embranchant sur la ligne Saint-Etienne-Roanne :

La ville de Montbrison, située à l'extrémité de la plaine du Forez, sur les routes qui conduisent de Lyon à Saint-Etienne, en Auvergne, n'est éloignée que de 15 km (Montrond) des lignes de chemin de fer unissant le Rhône à la Loire. Cette proximité et la facilité que l'on peut avoir, grâce à la traversée d'une plaine presque uniforme, où il existe une des plus belles routes de la province, apporterait des avantages incontestables à notre Préfecture (Montbrison sera préfecture de la Loire jusqu'au 1er janvier 1856).

La plaine de Montbrison, riche en produits agricoles, le deviendrait bien davantage si on lui offrait des débouchés faciles. Le chemin de fer réduira les frais de transport, rapprochera à quelques heures de distance les centres de consommation. Les envois d'engrais et d'amendements, de plâtre, chaux, etc. permettront la multiplication des prairies artificielles.

Ligne de transit, le Chemin de fer Montbrison-Montrond fera de Montbrison l'entrepôt du Lyonnais, du Forez, de l'Auvergne, du Limousin et prendra l'aspect commercial de centres tels que Givors ou Orléans !... Montbrison, dont les lentes et incommodes voitures à cheval compte environ 60 voyageurs entrant ou sortant par jour, verra ce nombre décupler ! Montbrison sera à une heure de Saint-Etienne, à moins de trois heures de Lyon !¹

Le 18 février 1835, les statuts sont établis devant Maître Martin, notaire à Montbrison. Le 31 janvier 1837, Louis-Philippe, par ordonnance publiée au bulletin des lois, demande l'exécution de cette ligne de chemin de fer. La Compagnie du Chemin de Fer de Montbrison à Montrond est établie en société anonyme pour une durée de 99 ans, son siège étant à Montbrison. Le capital se compose de 250 000 F représentés par 250 actions de 1 000 F chacune, dont 25 peuvent se convertir en demi-action de 500 F.

La concession du chemin de fer sur l'accotement de la route et son droit d'exploitation sont accordés par la loi du 26 avril 1833 et par l'ordonnance du 16 novembre 1834. Suit la liste des actionnaires, tous gens du Montbrisonnais ou du Forez : MM. Rater, maire de Montbrison, Lucien Souchon-Duchevalard, Richard de Soultrait, Augustin de Meaux, J. Léon Levet, Laurent

¹ L.J. Gras, "Histoire des premiers chemins de fer français et du premier tramway de France", 1924.

Chavassieu, Antoine Lachèze père, son fils député et président du tribunal de Montbrison, Bouchetal-Laroche, Jean-Baptiste d'Allard, S. de Quirielle, Dusser, le baron Despérichons, Durozier, Durozet, de Laplagne... Constatons la quantité de notabilités de notre région qui optait ce chemin de fer. Ce fut l'ingénieur Sarager qui dirigea les travaux.

LE TRACE DE LA LIGNE

D'après le *Mercurie Ségusien* du 16 septembre 1835, trois projets du tracé furent présentés. Le projet de Rolland de Ravel fut retenu. Le tracé devait suivre le côté droit de la route au départ de Montbrison depuis l'entrée du faubourg Saint-Jean jusqu'au Vizézy, où un pont spécial fut construit. On bâtit des gares à Montrond, le Cerizet en face de Sourcieux, Fontanes. A la fin de 1837, on pouvait circuler du faubourg Saint-Jean jusqu'au pont de Montrond et faire la jonction avec le chemin de fer à Montrond.

Ce chemin de fer était à voie unique, excepté sur quelques points, aux endroits des gares. La route mesurait environ 8,50 m de large, avec peu de dénivellation et un tracé presque rectiligne. Il serait facile d'installer la voie ferrée sur une largeur de 1,50 m ce qui laisserait 7 m environ aux autres véhicules. La voie ferrée se trouvait donc sur le territoire de la commune de Boisset.

Le 7 mars 1838, le préfet Jayr présida au premier essai. Le trajet de 13 850 mètres s'effectua en une heure dix, le retard étant dû à quelques imperfections de l'établissement de la ligne. Au cours de l'année 1840, huit mille personnes voyagèrent sur la ligne, soit, en moyenne, environ vingt par jour. Ce chemin de fer n'avait ni clôture, ni dépôts, ni bureaux. Les voitures et les wagons stationnaient sur la voie publique, étaient entraînés par des chevaux. En 1843 la situation précaire du tramway continua de se dégrader. Il aurait fallu achever les travaux, élargir la route, construire des murs de soutènement et l'argent manquait. Ce chemin de fer dont l'utilité était incontestable avait été entrepris avec des ressources insuffisantes. Des gens de la Plaine surtout l'avaient financé et avaient sacrifié en pure perte des sommes énormes. Ils n'avaient pas été aidés suffisamment par l'Etat.

La situation devint telle que le 12 janvier 1844 le tribunal de Montbrison déclara la Compagnie en faillite. Le 21 septembre 1845, sur une mise à prix de 150 000 F, le syndic Faure fit exploiter à forfait ce chemin de fer par un fermier pour 250 F par mois. Au moment de la vente le matériel se composait de 2 voitures, 8 wagons, 1 wagon-tombereau, 1 wagon dit "voyageur", 4 "trains", 1 bascule, 1 hangar, 1 chariot à bras, 2 crics, le tout d'une valeur de 6 000 F. Le fermier qui exploitait cette ligne était originaire d'Andrézieux et travaillait avec son cheval. Un seul cheval, attelé à une unique voiture, assura le dernier service.

*
**

Il fallut attendre le 8 janvier 1876 pour que soit inaugurée la ligne de chemin de fer Montbrison-Lyon-Saint-Paul qui désenclavait de nouveau notre région et la réunissait à Lyon, notre grande métropole voisine. Mais tout de même, Boisset-le-Cerizet a été, avec Montbrison, Savigneux, Grézieux-le-Fromental, Chalain-le-Comtal et Montrond, associé à cet essai malheureux du tramway, un mode de transport qui a connu, ensuite, un essor extraordinaire dans les villes.

LA SERICICULTURE A BOISSET

L'élevage du ver à soie entre 1830 et 1872 avait connu un certain développement dans la plaine du Forez. Soutenu par de nombreuses primes, les sériciculteurs essayèrent de produire les cocons précieux de la soie royale ou la "graine" qui fournissait les vers. En 1838, on fit venir de Chavanay (canton de Pélussin) un tailleur de mûriers pour enseigner la taille. Il fait état de quarante-deux journées de travail passées dans les régions de Moingt, Montbrison, Montverdun, Unias, Andrézieux, St-Galmier...

Les mûriers, dans la plaine du Forez, étaient plantés en bordure des chemins, dans les cours, comme en témoignent les rescapés : cour de M. et Mme Jean Berthéas, au bourg, et chemin de la Vergnat à Fontanes. En 1848, une épidémie de pébrine mit fin à cette activité. On essaya alors de se tourner vers la production de la graine, ce ne fut qu'un prolongement de l'agonie de la sériciculture dans notre région. En 1837, l'enquête du syndicat de l'Union des marchands de soie de Lyon révélait une disparition presque complète de la sériciculture dans la plaine du Forez et son voisinage.

Il y a eu trois magnaneries à Boisset : la maison Thèvenon à la Vergnat, les bâtiments du domaine à côté du château de la Dame et enfin la propriété Berthéas citée ci-dessus.

UN PEU D'HISTOIRE

La grâce et l'élégance s'affirment dans la soie. Formes et couleurs, légèreté et souplesse s'y associent. Le produit fini contraste avec le papillon lourdaud, incapable de voler qui pond les oeufs donnant les vers. Après un mois d'éducation en magnanerie, les vers filent, en de multiples contorsions, leur cocon d'un seul fil continu atteignant 1800 mètres de longueur. Après dévidage et traitement le fil de soie s'enroule sur des guindres pour former des écheveaux de soie grège. Celle-ci acquiert par le moulinage la solidité et la résistance nécessaire à l'ourdissage et au canetage pour préparer le tissage des taffetas, serges, satins, les étoffes façonnées ou brochées, brocarts ou lamés. Chemin compliqué d'une fibre naturelle au cours de cinq millénaires de l'Asie à la Méditerranée, vers l'Afrique et, ensuite, le Brésil.

La soie évoque le luxe et le raffinement. Légende ou non, sa filature remonte vers 2 690 avant J.-C., à l'époque d'un empereur de Chine où l'élevage du ver à soie resta longtemps confiné. Cette technique vint du mystérieux pays de Seres évoqué par Olivier de Serres dans son "Théâtre d'agriculture et mesnage des champs" :

Les habitants du pays de Seres ont les premiers manifesté la soye, en ayant tiré la semence de l'isle de Trapobane, autrement dit Sumatra, située sous l'équinoctial, esloignée d'eux de quarante-six à quarante-huict degrés de latitude. Le pays de Seres, ainsi dict d'une ville de la province, est celui qu'on nomme aujourd'hui Catay et Cambalu en l'Asie orientale... dominé par le grand Cham de Tartarie. A la longue ces choses vindrent par deux moines, qui de Sera, ville du pays de Catay, portèrent la graine des vers-à-soye, à Justinian, à Contantinople d'où la science d'eslever ce bestail s'est éparse par toute l'Europe...

Lors des guerres d'Italie, en 1494, Charles VIII et ses gentilshommes remarquèrent la richesse des tissus et de retour chez eux apportèrent l'idée et le désir de posséder de semblables merveilles. Ils envoyèrent à Naples des jardiniers pour en rapporter des plants de mûriers qui furent plantés en Provence où le climat est chaud et sec, afin que les arbres s'y acclimatent. Les mûriers poussèrent si bien que partout en France où la vigne était cultivée on planta des

mûriers... On essaya plus au nord, vers Paris, la Normandie, la Touraine : Partout dans le Royaume de France à peu de lieux exceptés les mûriers peuvent croître, et les vers à soie y vivre et prospérer. En 1601 de quinze à vingt mille mûriers furent plantés à Paris et en 1602 une certaine quantité de graine fut apportée au roi. Celui-ci avait fait construire au bout du jardin des Tuileries une maison avec tout ce que l'élevage de ces vers sortis de la graine demandait. L'ordonnance du 3 décembre 1602 confirmait, ratifiait par lettres patentes, l'existence et l'organisation de l'élevage des vers à soie et la culture des mûriers dans les généralités de Paris, Orléans, Tours et Lyon. En Allemagne, le duc de Wurtemberg établit lui aussi sur ses terres la protection et la plantation des mûriers en vue de la production de la soie.

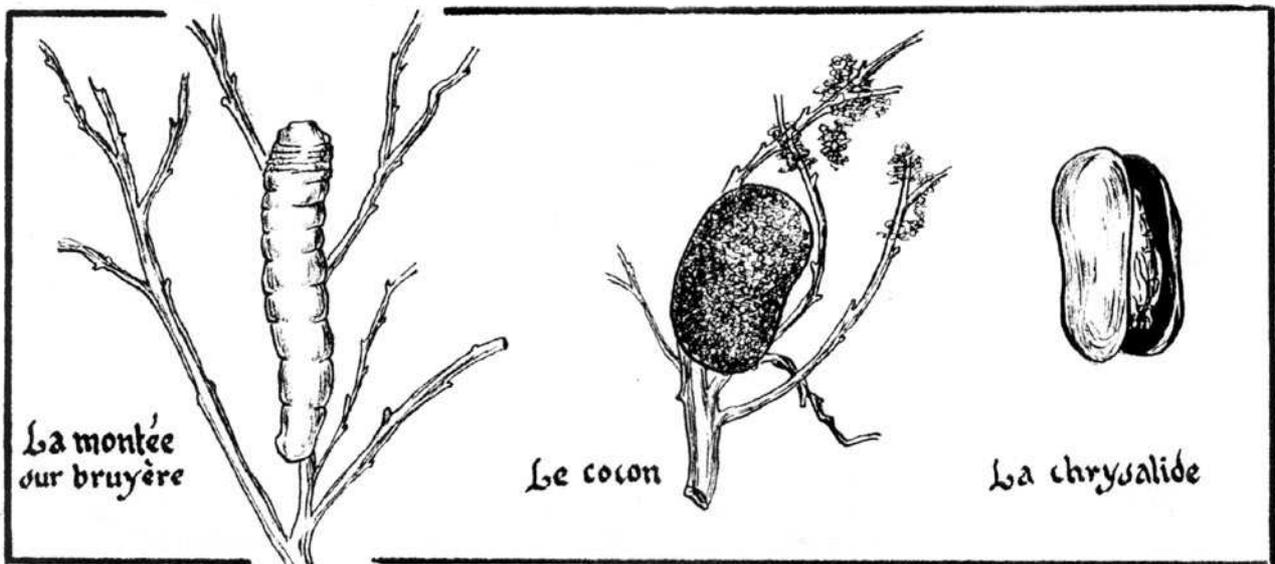
C'EST LE VER QUI PRODUIT LA SOIE

Le ver vient de la graine que l'on garde dix mois de l'année au sec et à l'abri. Lorsque vient la saison elle va éclore et le ver vit sept ou huit semaines, selon le pays, la chaleur ou le froid. Pendant sa vie, il s'alimente de feuilles de mûrier. Au cours de sa croissance il mue quatre fois et son appétit augmente en trente-cinq jours jusqu'à multiplier son poids par dix mille. Accroché au rameau d'un arbrisseau aromatique, il sécrète ensuite le fil tout en fabriquant cette prison d'un seul jet. Le cocon terminé, en vingt jours, s'opérera la dernière transformation du ver. Si on laisse la nature agir à son aise, il sortira de ce peloton nacré un papillon. Le seul travail des papillons est de s'accoupler. Après avoir ainsi transmis la vie, le mâle meurt, la femelle pond les oeufs appelés graine et, à son tour, meurt.

Ce vermisseau abject, créé et ordonné par Dieu pour vêtir les rois est le seul animal qui rend sa richesse toute filée, prête à dévider... ce qui n'est le cas ni de la laine, ni du lin, ni du coton qu'il faut préparer pour faire le fil. Ce ver que les Grecs et Latins appellent bombyx est appelé en Italie Canalieri et Bacci, en France ver à soie, en Languedoc et Provence "Magniau". Les maisons où l'on élève les magniaux sont des magnaneries, les producteurs les magnans et les filles qui cueillent les cocons les magnanarelles !...

Il existe plusieurs variétés de mûriers dont les feuilles et les fruits n'ont pas la même couleur. Les mûriers à fruits noirs ont des feuilles foncées et charnues. Les mûriers à fruits rouges et blancs fournissent un feuillage plus tendre qui convient à l'élevage des vers naissants. La qualité de la feuille du mûrier étant une des conditions de la qualité de la soie : plus fine et souple lorsque les vers sont alimentés de feuilles de mûriers blancs, plus foncée et plus résistante avec les feuilles du mûrier noir.

Les mûriers sont plantés, disposés en quinconce ou en ligne dans un terrain cultivé et bêché. Ils doivent être fumés régulièrement. Au bout de deux ans on peut commencer de prélever des feuilles pour l'alimentation des bombyx. C'est la raison qui a motivé leur plantation avant l'arrivée des graines. Les mûriers étant régulièrement élagués leur forme ressemble aux saules têtards qui poussent le long de nos prairies (voir la couverture du cahier).



LA MAGNANERIE

Ce peut être un local pris dans la maison d'habitation. Les conditions impératives du but que l'on poursuit sont la clarté et la propreté de cette chambre. Les murs seront blanchis à la chaux et on veillera à ce qu'aucune bestiole malfaisante n'y pénètre : insectes, souris, grenouilles, lézards. La température y sera constante, environ vingt degrés, ainsi que le degré d'hygrométrie. Les fenêtres seront à châssis ouvrants afin d'aérer la pièce. Il y sera installé un appareil de chauffage qui ne produira que peu de poussière et d'odeurs. Le long des murs, et conformément au dessin, des claies superposées faites de bois léger, de roseaux ou de canisses seront installées. La propreté du local et des personnes travaillant dans la magnanerie est un facteur de la beauté de la soie.

LA GRAINE

Un bombyx femelle pond environ 500 oeufs pesant une once¹ les dix mille graines soit environ 30 g.). La graine des bombyx d'Espagne est plus belle, plus fine que la graine venant d'Italie. Tous les trois ou quatre ans, on devra changer la graine pour la conserver belle et saine. Pendant dix mois, la graine se conservera à l'ombre et au sec. Au printemps, lorsque les mûriers bourgeonnent, les graines sont mises à couvrir. Une précaution préalable est recommandée : les faire tremper dans un vin de bonne qualité. Les graines légères surnageant seront jetées. Puis on dispose ces graines au soleil ou près du feu sur un papier net et recouvertes d'un linge blanc pour les sécher rapidement.

Dans certaines contrées on mettait les graines de vers à soie à couvrir sous les aisselles ou entre les seins des femmes ! Cela demandait des soins extrêmement compliqués à cause de la transpiration ou du repos indispensable à la bonne éclosion que l'on demandait à ces originales couveuses !... On y préféra donc un lit très douillet, entre des couettes de plume que l'on chauffait jour et nuit toutes les deux heures avec des bassinoires de cuivre garnies de cendre chaude. L'ultime précaution était l'éclosion des vers qui devait se produire en lune montante afin qu'ils filent leur cocon en lune montante également. Cette précaution donnait des animaux plus robustes et plus vifs "fortifiés par l'influence de cette planète".

Dès l'éclosion, qui sera menée rapidement, les petits magniaux mesurant quelques millimètres sont mis dans des boîtes couvertes d'un linge pour qu'ils soient au chaud dans la magnanerie, leur nourriture étant, dès leur naissance, la feuille de mûrier. Deux fois par jour on leur distribuera ces feuilles fraîches, vertes, mais non humides et surtout très propres. Au fur et à mesure de leur croissance leur appétit sera plus grand. On ne doit jamais les gaver ni laisser des feuilles sèches. Au bout de huit jours les vers manifestent des signes de lassitude ; la première mue a lieu. Il faudra jeter tous ces débris afin que les claies soient propres. Leur appétit sera plus grand ; la deuxième mue arrive huit jours après et ainsi de suite. A la quatrième mue leur nourriture devra être très abondante car ils broutent nuit et jour les feuilles mises à leur disposition. Le bruit de cette mastication était très intense et sans répit.

Les vers vont alors mettre toute leur énergie à se déplacer pour grimper sur de petites branches disposées à cet effet autour des rayonnages de roseaux : "les bombyx montent". Arrivés à ce stade, et avec frénésie, ils vont édifier leur niche avec le fil à soie qu'ils bavent. A partir de cet instant ils n'auront plus besoin de nourriture. Enfermés dans leur cocon, les vers à soie vont subir une dernière métamorphose. Ils restent privés de lumière, dans le jeûne le plus absolu, pendant vingt-trois jours. Enfin ils vont percer le cocon et sortir transformés en papillons.

¹ L'once vaut la seizième partie de la livre ancienne qui correspondait à 489 grammes.

Les cocons destinés à produire la soie sont choisis parmi les plus beaux, les plus réguliers, ceux dont la couleur blanche, ou dorée ou rosée, est la plus délicate. Les magnanarelles cueillent les cocons entre le treizième et le quinzième jour. Ces cocons seront exposés à la chaleur du soleil ou dans un four en prenant garde de ne pas les salir et qu'ils ne deviennent pas jaunâtres. En les retournant plusieurs fois pour répartir ainsi la chaleur les papillons seront étouffés dans leur prison. Il restera à dévider ce peloton. Dans une large bassine emplie d'eau tiède savonneuse d'une température constante, les cocons, débarassés de leurs petites écailles et bourres seront agités et le fil enroulé sur les guindres ou écheveaux. L'eau savonneuse fait dissoudre l'apprêt contenu dans le fil de soie et le rend plus souple. On a alors la soie grège qui sera emportée aux moulinages et tissages.

Les cocons percés donnent des soies courtes et plus ordinaires employées dans la fabrication des filosselles, des burats. Le duvet ou bourre qui sert à accrocher le cocon aux ramilles de bruyère ou de romarin sert à faire des couvertures ou des rideaux et peut être filé à la main.

Le travail de la sériciculture ou culture du ver à soie est extrêmement méticuleux. Les vers étant fragiles et la nourriture donnée avec une telle propreté et intelligence du métier que les deux mois de la vie des "magniaux" exigent une surveillance de tous les instants, tant pour la propreté du local que l'on doit nettoyer avec perfection que pour l'aération et la conservation de la graine pendant dix mois. Cette graine ne doit être mise ni dans un récipient en verre qui serait trop froid, ni à l'humidité, ni en un lieu trop sec, trop renfermé ou trop chaud.

On reconnaît à leur forme différente, les cocons renfermant des bombyx mâles ou femelles. Les mâles ont des cocons allongés et pointus, les femelles forment une pelote plus ronde. Leurs yeux aussi sont différents. Après la transformation en papillon le seul but de l'insecte est la procréation qui se fait sur des feuilles de noyer posées à plat ou laissées en branches et suspendues par petits paquets.

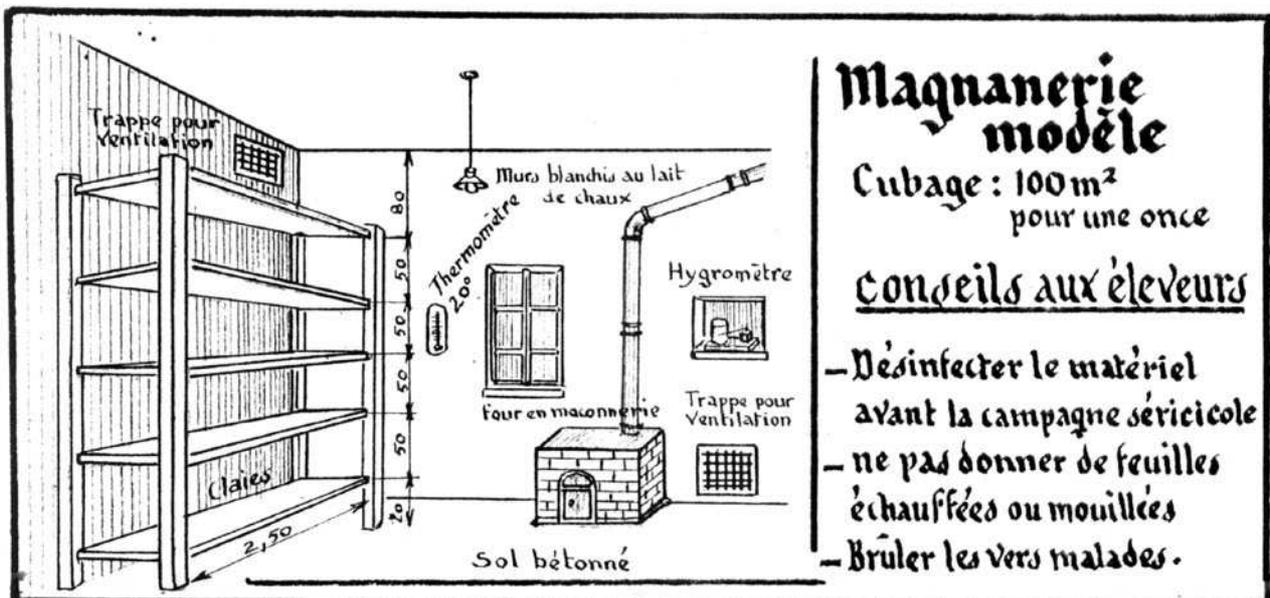
*
**

Les documents qui ont servi à rédiger cette courte notice proviennent principalement des ouvrages suivants :

- Olivier de Serres, Le théâtre de l'agriculture et ménage des champs, paru en 1605.
- François Tomas, Paysages et histoires agraires de la Plaine du Forez, tome 1.

ainsi que des Archives départementales de la Loire, G 5 M 3

et de la revue le Sillon, n° 117, publié par Deere et Company et ses filiales, automne 1994.



METIERS ET GENS D'HIER

L'activité artisanale et agricole de Boisset a été multiple et intense au cours des siècles. Imaginez un peu : les chars qui mènent le grain au moulin et ramènent la farine, les troupeaux qui traversent le village en ordre ou en avalanche bruyante, la masse du forgeron qui sonne sur l'enclume, la scie et le marteau du charpentier-menuisier, le martèlement rapide du ferblantier, la trépidation de la machine à coudre du cordonnier, le grincement des brouettes qui transportent les lessives à la rivière, les coups répétés du charron, le couperet sec du boucher sur le plot, le cliquetis des bouteilles qu'on décharge dans les cafés, le tintamarre des bidons du laitier, le bruit sourd des tonneaux qu'on lave au bord des caniveaux, le bruit de la chaîne du puits communal quand on va tirer de l'eau, le crépitement des fagots, avant l'aube, chez le boulanger...

Ajoutez-y les odeurs. Ces parfums généreux, fugitifs ou tenaces : le pain chaud qui sort du four ou la brioche du samedi, la corne brûlée du cheval que le maréchal ferre au coin de la rue, l'âcre fumée du bois roussi quand le charron ferre la roue d'un char massot, l'inévitable et permanente odeur d'étable installée dans toutes les maisons du bourg et des hameaux parce que presque tous les foyers ont une ou plusieurs vaches. Le parfum du cuir a envahi le jardinet du cordonnier et se mêle à celui de la lie de vin des tonneaux... Lorsque les tilleuls fleurissent en juin, après les lilas qui débordent sur les murs du clos, une senteur miellée pénètre tout le village et traîne le long des cours comme une cassolette enivrante... Et si chez "le Père Renard" se préparent de fines agapes, toute une gamme de saveurs escalade les murs... à faire pâlir de gourmandise même le célèbre Kurnonsky !...

Pour parachever le tableau mêlez-y les sons quotidiens de la vie du bourg : la cloche qui annonce la messe de sept heures, les cris variés des basses-cours de toutes les maisons, le chien qui rassemble ou avertit, le galop du cheval ou la course des écoliers, le beuglement profond, énorme du taureau des domaines... sans oublier le cri des acheteurs de peaux de lapin ou du marchand-primeur des jeudis. "Ah les pommes, les poires, les pêches, les marrons... Accourez les ménagères ! "C'était "le grand Bleu", de Sury qui vantait sa marchandise sur le conseil de son épouse : "Allez, vas-y de ta belle voix !" J'y ajouterai le sifflet romantique des ouvriers du bâtiment, la chanson éloquent de notre ténor irremplaçable ou l'acide chansonnette des filles de l'école et j'en oublie sûrement !

Je les vois, je les reconnais. Il y a le meunier : Jacques Bourrat, le tailleur d'habits : Charles Boudol, le charron : Georges Meynard, les charpentiers-menuisiers : Toine Peycelon, Claude Peyron, les maçons : Jean Pierre Morel, François Boudol, Dupayrat, le cordonnier : Goubeyre, le ferblantier : Massardier, le coiffeur : Méallier, les maréchaux, mes aïeux de la famille Gagnère, le marchand de vins : C. Joassard, le laitier : M. Goubier, les boulangers : Rivollier et Gouttefarde, les seuls survivants dont la descendance est acquise. Car à Boisset, si petit que soit le village, on a encore deux vrais boulangers qui fabriquent et cuisent le pain quotidien. Le café du père Touron avait sa friture et sa guinguette. L'hôtel-restaurant Vially-Renard avait en plus un poste d'essence, le bureau de tabac, le téléphone public et la charge d'assurer le poids public du village. Voilà de quoi occuper un personnel à tout instant de la journée... Et aussi le café Durieux, familial et campagnard, où s'échelonnaient les hommes en mal de discours autour du canon forézien. A partir de 1929, il y eut les électriciens. Ajoutez à cette fresque la silhouette longue et maigre d'un de nos anciens curés, le père Bouthéon, qui avait un mouchoir jaune à carreaux rouges, grand comme un torchon de cuisine... C'était un artiste dans la façon de travailler le bois, en cuillers, étagères, lectionnaires. Il aimait offrir ses oeuvres à ses paroissiens.

Ce tableau pittoresque des années vingt-huit à trente-six mérite un complément. Des familles lyonnaises et stéphanoises venaient à la belle saison au village. Elles possédaient qui une villa qui le château ou logeaient à l'hôtel-restaurant. C'était parfois une famille émigrée en ville qui revenait au village se retremper dans ses origines mais en y apportant l'évolution qui occasionnait tant de curiosité !

C'était la période où l'on pouvait admirer les fanfreluches des "Dames", les complets-veston dernier cri des "Messieurs" avec leurs canotiers. Tout ce beau "monde" venait à la messe de dix heures le dimanche, en y apportant cet exotisme citadin dont on était friand.

Madame Serge Balaÿ toujours élégante et parisienne, habituée des Courses, avait souvent sa toilette ornée d'un boa frileux et du manchon assorti. Les enfants du château - habits sombres pour les garçons, gants et robe amidonnée pour les fillettes - avaient un cachet très "petite fille modèle". Je me rappelle également ce pékinois grimaçant blotti dans le manchon de fourrure d'une Saint-Chamonnaise. La personne qui m'a laissé un souvenir chatoyant est Madame B. dont le sac de perles bruissait à chacun de ses pas. Vêtue de robes chamarrées, ornée de colliers rutilants qui s'étalaient sur son opulente poitrine, elle avait toujours un chapeau couvert de rubans et de fleurs et son ombrelle portée négligemment de ses mains grassouillettes parées de bagues projetait un halo irisé autour de son visage. Et surtout, surtout, l'arrogant parfum dont elle usait stagnait après son passage... ce qui faisait dire à nos hommes : "Ca sent la Cocotte !" en se poussant du coude !... Hé oui, c'est comme cela que l'air de la ville est venu chez nous... apporter la frivolité et le goût du luxe facile. Car chez nous, "les planards", on aimait les beaux tissus "à pleine main", les robes bien ajustées à la taille, les corsages soutachés, les dentelles tuyautées au fer... et les bijoux. Les vrais bijoux : sautoir, montres à gousset, bagues, boucles d'oreille, bracelets, pendentifs ou broches dont l'or rose, les perles et les émaux n'avaient pas le clinquant du toc mais la précieuse finition de "la belle ouvrage" qui dure plusieurs générations.

Je pense souvent à l'exquis bijou ciselé dont la charnière et le fermoir invisibles retenaient derrière une minuscule vitre un trèfle à quatre feuilles à demi consommé par le temps... héritage d'une aïeule, gage d'amour d'un fiancé ou souvenir d'un amant... Le secret n'a pas été dévoilé. Toutes nos familles ont encore de ces parures, de ces reliques pourrait-on dire, et leur prestige n'en finira jamais d'étonner les jeunes !...

A cette époque et jusqu'en 1950 toutes les femmes et filles portaient un chapeau. De paille en été, de feutre l'hiver, avec ou sans voilette. Il n'était pas de bon ton, même pendant la période des restrictions, d'aller à l'église les jambes nues, sans manches et la tête découverte. Les prêtres morigénaient l'audacieuse qui avait eu le "front" de manquer à cette élémentaire correction. Quant aux périodes de deuils, l'usage était que l'épouse portât le grand deuil en noir avec un crêpe qui la voilait jusqu'à la quarantaine (office chanté à l'église quarante jours après le décès). Ensuite, le grand voile était remplacé par un crêpe plus fin et plus court, mais le noir strict durait un an. A l'époque où la mortalité régnait en Forez et en raison des guerres, certaines femmes ont porté le "deuil" (le noir) toute leur vie. Les hommes qui ne pouvaient pas s'offrir le luxe d'un habit noir, mettaient un brassard de crêpe à la manche de leur veste ou un petit ruban noir au revers de l'habit pour marquer leur participation matérielle et vestimentaire au départ du défunt.

UN SIECLE D'ACTIVITES A BOISSET

A Boisset, le plus ancien métier artisanal dont on peut trouver mention dans les registres de catholicité ou les actes notariés est celui de meunier. S'y ajoute ensuite ceux de maçon, charpentier, tailleur d'habits...

L'Annuaire du département de la Loire de 1889¹ donne la liste des commerçants installés à Boisset :

aubergiste : Dupayrat ;
boulangier : Abréal ;
cafetiers : Durieux, Gagnaire, Vignon ;
marchand de charbon : Sardin ;
épiciers : Couzon, Gagnaire ;
maçon : Dupayrat ;
meunier : Sardin ;
marchand de tissus : Peycelon ;
marchand de vaches : Gagnaire ;
marchand de vins : Joassard ;

A cette liste s'ajoutaient des artisans :

maréchal-ferrant : Gagnaire ;
tailleur d'habits : Abrial (à la Vergnat).

En 1887 la population de Boisset était de 510 habitants. Le bureau de poste desservant le village était celui de Montrond dirigé par Mlle Mollin. Les lettres ordinaires jusqu'à 15 grammes se timbraient à 0,15 F et la carte postale à 0,10 F. Le maire du village était M. Victor de Boissieu et son adjoint M. Caire. Le curé de la paroisse, M. l'abbé Cornebois, était originaire de Meurthe-et-Moselle. L'école était tenue par les soeurs St-Joseph ; la directrice en était soeur Basson. Il y avait 76 élèves et l'on notait, cette année-là une réussite au certificat d'études primaires.

*
**

COMMERCE ET ARTISANAT A BOISSET-LES-MONTROND

DE 1925 à 1980

Nous avons essayé de dresser la liste des commerçants et artisans du village ayant exercé de 1925 à 1980. Cette liste, longue et variée, montre une grande activité pour une modeste localité. Nos lecteurs voudront bien nous pardonner s'il y a quelques omissions, bien involontaires de notre part.

Boulangeries :

J. Gouttefarde ---> René Gouttefarde ---> Gérard Gouttefarde
Joannès Rivollier ---> Pierre Rivollier ---> Jean Rivollier.

¹ Edité par Théolier, imprimeur-éditeur à St-Etienne.

Buvette :
"Chez Bèbert", à la Vergnat.

Boucherie, charcuterie :
Beal, Marmonnier, Bernard, Théière, Berne, Toinon, la S.I.C.A.R.E.V.

Café :
Durieux, Montel (au bourg)

Cordonnerie :
Gourbeyre, Carbona (dit Pépette), "Chaussures Giraud".

Charron :
Ménard Père --> Georges Ménard.

Coiffure :
M. et Mme Méallier, Gabriel Chevalier.

Cireur de parquets :
Charre, à Seyve.

Coquetier :
Fernand Broze.

Correspondance postale :
Marie Peycelon, Marie Gagnère, Marcelle Rivollier.

Domi-Couture (prêt-à-porter) :
Robert Raymond à Grataloup.

Dépôt engrais, charbons, vins :
Jacquet (de Sury-le-Comtal), au Cerizet.

Electricité générale (vente, réparation, pose) :
Jean Vially, André Vially (frères), Olivier au Cerizet.

Epicerie-vaisselle :
Mmes Morel, Mme Achard.

Epicerie-vêtements-droguerie-chaussures-chapeaux-fruits-vaisselle-tissus :
Mme B. Peycelon, Mme Marie France.

"Etoile Blanche"- COOP :
Mme Berthoix, Marcel et L. Gouttefarde, Paulette Rochette, Robert Morel, Mme Bristot.

Fleurs :
Menet, G.A.E.C. horticole de la Dame.

Fabrique de moëllons :
Boudol, Poyade, Montel.

Facteurs :
Mme Veuve Roux, A. Roux, Mme Chaux, Josette Bonnefoi.

Grenadière :

Simone Rochette.

Hôtel-restaurant-café :

Touron, Celle, Janette, Vincent, Denis.

Hôtel-restaurant-recette buraliste-bar :

Pierre Renard → Vially-Renard → Pierre et André Vially.

Laiterie-fromagerie :

Goubier, Valette (fromager : E. Giraud).

Maçonnerie :

Adrien Frécon, Pierre Frécon, H. Dupayrat, Blanchon, François Boudol, J.P. Morel, Antoine Dumoulin, Ets Roger Devaux.

Marchands forains :

Emile Morel, P. Gatt, Gohérig.

Chiffonnier :

Pétrus Morel.

Meunier, mécanique agricole, entreprise de battage :

Goubier, Bourrat.

Menuisier-charpentier :

Antoine et François Peycelon, Beraud, Caire, Cl. Peyron, Pierre Unal, André Reynaud.

Maréchal-ferrant, machines agricoles, vente et réparation :

Antoine Gagnère → André Gagnère → Paul Grange → Grange père et fils.

Marchand de vins, charbons :

Claudius Joassard, Joassard frères.

Plomberie :

Vladimir Skyba.

Préfabriqués (montage et vente) :

J. Dupéron, Le Boulch'

Quincaillerie :

Massardier.

Rétameur :

Müller.

Tailleur d'habits :

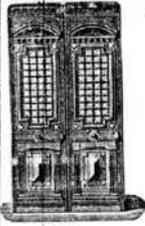
Charles Boudol.

Tricoteuse semi-industrielle :

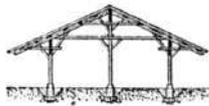
Bénédicte Venet.

Vente de vins du Gard (Cave de la Reyne) :

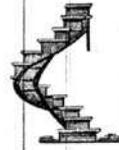
Roger Morel → Freddy Morel.



ENTREPRISE DE MENUISERIE & CHARPENTE



PEYCELON
à BOISSET-LES-MONTROND (Loire)



J. P. MOREL
Boulangère de MAÇONNERIE
BOISSET-LES-MONTROND
(Loire)

MÉMOIRE des Travaux exécutés pour le Compte de
Monsieur *Jagnie Antoine* 1910

IMP. LYONNAISES-VERMOREL ET LÉONARD (S.A.)

Savoir:

BOULANGERIE RIVOLIER
42210 BOISSET-LES-MONTROND

ENTREPRISE DE TRAVAUX PUBLICS & PARTICULIERS

ENTREPOT
de
Briques, Tuiles
Chaux
Ciment, etc.

Boudol Fils

BOISSET-LES-MONTROND (Loire)

DUMOULIN ANTOINE
ENTREPRENEUR de MAÇONNERIE
BOISSET-LES-MONTROND
R. M. Montbrison 3.742
R. C. Montbrison 3.849

ENTREPRISE DE BATTAGE
MACHINES AGRICOLES

Jacques Bouzzat
MÉCANICIEN

Boisset-les-Montbrond

(Loire)

VINS EN GROS
PRODUITS DE CULTURE ET CHARBONS

CLAUDIUS JOASSARD

NÉGOCIANT

BOISSET-LES-MONTROND (LOIRE)

GARE DE BOISSET-LE-CERIZET

C. C. P. LYON 5531

TÉLÉPHONE N° 2

R. C. Montbrison 2341

MACHINES AGRICOLES

Paul GRANGE

BOISSET-LES-MONTROND

(Loire)

ENTREPRISE DEVAUX

S. A. R. L. au Capital de 40.000 F.

MAÇONNERIE EN TOUS GENRES

TRAVAUX PUBLICS

BOISSET-LES-MONTROND

42210 MONTROND-LES-BAINS

Tél. 54-41-18

N° Sirène 887150472 BRC Montbrison

GOUTTEFARDE

BOULANGERIE

42210 BOISSET LES MONTROND

Tél. (77) 54-40-09

Jacques DUPÉRON

42210 BOISSET LES MONTROND

Constructions
préfabriquées et
démontables

ÉLECTRICITÉ GÉNÉRALE

Force et Lumière - Installations Industrielles

RADIO - TÉLÉVISION

FROID

Montage - Dépannage - Installations

Jean VIALLY

BOISSET-LES-MONTROND

(Loire)

Cave VERNET
 "Le Cerizet"
 42210 BOISSET-LES-MONTROND
 Tél. 77 54 41 29
 SIRET 392 365 870 00014



P.F. CONFORT
LES PROFESSIONNELS DU STORE
ET DE LA FERMETURE

BOISSET LES MONTROND - 77 94 64 07 - FAX 77 54 83 82



AEC HORTICOLE DE LA DAME
 Capital 210 000 F
COMMANDES-LIVRAISONS
 Gabriel GARDET
 Tél : 74 64 82 47
 Fax : 74 64 80 14

AEC HORTICOLE DE LA DAME
 42210 BOISSET LES MONTROND
 Autoroute CLERMONT-SI ETIENNE - Sortie N° 7 - MONTROND LES BAINS - MONTRIBRISON
Spécialité de Plantes Fleuries

PIERRE MAS ROSSI
 ARTISTE PEINTRE
 SIRET 78803212600039
 LA TERRASSE 77 54 43 54
 42210
 BOISSET LES MONTROND

PRODUCTION
 Raymond PHEULPIN
 Jean-Marc GARDET
 Tél : 77 54 50 86
 Fax : 77 94 52 14

COMPTABILITÉ
 Anne-Marie GARDET
 Tél : 74 64 82 47

SERRURERIE **FERRONNERIE**

Jean-Paul PAGÈS
 La Mare
 42210 BOISSET-LES-MONTROND

MENUISERIE - CHARPENTE
COUVERTURE - VITRERIE

Sanitaire - Chauffage
Plomberie - Zinguerie

Christian SIMON
 Le Bourg
 42210
BOISSET-LES-MONTROND

Tél. 77 94 60 37
 N° 320 789 548 RM 42-2

Wladimir SKYBA
 Lieu-dit Seyve
 42210 BOISSET-LES-MONTROND
 ☎ 77 54 80 80

BOULANGERIE RIVOLLIER
 42210 BOISSET-LES-MONTROND
 ALIMENTS CBA GAZ Tél.: 54.46.96
 54 78 08 54 P. Lyon 5 806 98 J

Restaurant l'Écuelle
 Chef de Cuisine
 Gilles DAMET

AQUA CENTRE
 PISCINES PERSONNALISÉES
Régis DUPORT

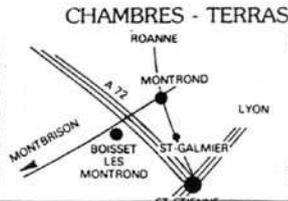
Réunions de famille, Séminaires,
 Repas d'affaires, Plats cuisinés

Chardonnat - 42210 BOISSET LES MONTROND
 Tél. 77 94 66 71 - Fax 77 54 88 30

FERME LE LUNDI SOIR ET LE MARDI
 R.C.S. 349 568 352 (89 A 441)
TEL. 77.54.58.84
 Le Cerizet 42210 BOISSET-LES-MONTROND

CAVE DE LA REYNE
 Stéphane MOREL
 42210 BOISSET-LES-MONTROND
 Tél. 66.88.23.51 - 66.51.75.52

HOTEL - BAR - RESTAURANT
"LE CERIZET"



CHAMBRES - TERRASSE - PARKING
 CUISINE - TRADITIONNELLE
 REPAS CAMPAGNARD
 LE SOIR
 NOCES - BANQUETS
 SALLE DE 80 COUVERTS
LE CERIZET
 42210 BOISSET-LES-MONTROND
 Tél. 77.54.41.11

GOUTTEFARDE
BOULANGERIE
 42210 BOISSET LES MONTROND
Tél. (77) 54-40-09

COURT Patrice
MENUISIER - POSEUR
 LA TERRASSE
 2210 BOISSET-les-MONTROND
 Tél. 77 54 56 92
 SIRET 321 106 296 R.M. 42.2

CRÉATION ET ENTRETIEN
 DE PARCS ET JARDINS
 ÉLAGAGE * TAILLE
 PAYSAGISTE * PÉPINIÉRISTE

Docteur J.L. VAN HILLE
 MÉDECINE GÉNÉRALE
 ACUPUNCTURE
 Consultations :
 lundi, Mercredi, Vendredi de 14 h à 17 h
 Mardi, Jeudi, Samedi de 8 h à 11 h
 et tous les jours sur rendez-vous
 42 1 02726 9



aménagement de combles
 Création Restauration Espace Aménagements
Armand Déchandon
 Tél. 77.54.83.09

J.-J. Eichenberger
 La Terrasse 42210 BOISSET LES MONTROND
 Tél. 77 54 84 09

«Le Chardonnat»
 42210 BOISSET-LES-MONTROND

En 1995, un certain nombre d'artisans et de commerçants habitent Boisset et exercent leur profession en dehors du village :

Coiffure :

Gérard Barthélemy à Montrond-les-Bains.
Mme Etienne Giraud à Montrond-les-Bains.

Bar "Le Central" :

Valour à Montrond-les-Bains.

Droguerie :

Soubeyrand à Sury-le-Comtal.

Vêtements (prêt-à-porter, mode) :

Mme Mallet à Montrond-les-Bains, "Chez Sophie".

Masseur-kinésithérapeute :

Raymond Tardieu à Montrond-les-Bains.

Graineterie :

Louis Gourgaud à Montrond-les-Bains.

Lingerie :

Thérèse Magat à Montrond-les-Bains.

Appareils électriques, dépannage, vente :

M. et Mme François Vernet à Montrond-les-Bains.

Galerie d'art :

Alain Berthéas à Montbrison.

Mécanique :

Bernard à Montrond-les-Bains.

Aquarelliste :

Pierre Mas Rossi à Montbrison.

LE SPORT AU VILLAGE

Dans les temps anciens, au siècle dernier et au début du XXe siècle, il n'existait pas, dans nos villages, le besoin de créer des activités pour occuper, divertir ou donner une condition physique aux adolescents, garçons et filles. Les travaux des champs, souvent manuels, le soin des animaux, la cueillette des légumes, l'abattage du bois, les foins, moissons, vendanges etc. tout cela exécuté en plein air devait donner une forme excellente aux hommes, le sport étant réservé aux classes supérieures. Et quels sports ! L'équitation, le tennis, les randonnées pédestres, la chasse. Quelques anglophiles d'un monde à part des agriculteurs ou artisans sédentaires, pratiquaient l'escrime, le golf... Les vacances au bord de la mer leur étant réservées.

Les enfants étaient occupés avec leurs parents : mener paître les vaches, casser les fagots, ramasser l'herbe pour les lapins, glaner les épis après la moisson, chercher l'eau au puits communal, bercer le petit frère... C'étaient tant de travaux variés que l'on aurait pu chercher en vain le temps du loisir, de la détente, de l'ennui...

Bien sûr, les jours de vogue, carnaval, noces ou autres divertissements amenaient tout un cortège de jeux où l'on pouvait mesurer sa force, son adresse, son charme aussi... Les jeunes et les vieux aimaient tellement danser ! Et l'on aimait bien aussi rire, lutter, jouer pour montrer sa vigueur !

Le temps vint où, comme partout, en même temps que s'instauraient les congés payés et la mécanisation progressant, il fallut se mettre au goût du jour.

En 1936 ou 1937, Jacques de Prandières fonda la première équipe de balle au pied ou football à Boisset. C'étaient les premiers balbutiements du foot dans la plaine du Forez. Là se manifestèrent Jean de Prandières, Antoine Goubier, les deux Jean Vially et leurs frères Pierre et André, les frères Joassard : Marcel et Emile, Roger Morel, Antoine et Baptiste Roux, Charles Gallet, René Gouttefarde, Pierre Roux, Louis Poncet, Maurice et Henri Richard, Claudius Grange... Les matches se déroulaient le dimanche après-midi, dans un pré dépendant de la propriété de Prandières qui faisait partie de leur domaine du Colombier. Pour y aller, on prenait le chemin des Piorons. A droite on empruntait ensuite un sentier entre les haies de ronces et d'aubépines ; on passait devant "la cabane des dindes" et, descendant les prairies des Collades, on arrivait jusqu'au gros chêne, toujours debout aujourd'hui. C'était ici le lieu de ces compétitions amicales. Nos sportifs locaux n'étaient ni moins adroits ni moins acharnés que ceux d'aujourd'hui. Les chutes et les coups punctuaient les rencontres comme à présent. Le premier match eut lieu à Champdieu et l'équipe prit le train à la gare de Boisset pour se rendre sur le terrain des adversaires.

La guerre de 1939-1945 mit un voile épais sur ces débuts prometteurs. Il a fallu qu'une autre génération arrive, avec sa soif d'entreprendre quelque chose de neuf pour motiver le besoin d'activité sportive des jeunes et l'occupation des jours de vacances des écoliers, étudiants et ouvriers.

Le club "Jeunesse et sports" créé en 1970 autour de quelques garçons du village sera le creuset du Football Club de Boisset-les-Montrond. L'idée première des dirigeants de l'association était de garder l'indépendance, et de ne jouer qu'en compétitions amicales pour se détendre et s'aérer. Bien vite ils durent orienter leurs projets vers une organisation officielle plus valable parce soumise à des statuts émanant de la fédération sportive de la Loire.

Les incorruptibles ? Le gang des tractions ? Borsalino ?... Non



L'équipe de football de Boisset en 1938 à la gare du Cerizet à son départ pour un match à Montbrison.

De gauche à droite debout : Antoine Goubier, Lucien Guillet; Antoine Roux, Emile Goérigh, Louis Poncet, Jean Vially, Jean Vially (électricien), Baptiste Roux ; assis : Claudius Grange, Roger Morel.

Ce jour-là Montbrison a battu l'équipe de Boisset (2 buts à 1). Les Montbrisonnais, d'une classe supérieure aux Boissetaires, avaient eu peu de mérite car ils jouaient en catégorie au-dessus de nos joueurs locaux.



1938



1938

Lundi de Pâques
1971



Boisset-les-Montrond

FOOTBALL

New-look pour le critérium

Recevoir des maillots, c'est bien. Les essayer sur le champ (c'est le cas de le dire !), c'est encore mieux, et c'est ce qu'ont fait les joueurs de l'équipe critérium de Boisset, et qui plus est, contre le sponsor, Groupama.

Le terrain de foot de Boisset, tout joli, tout beau, tout nouveau, n'étant pas encore opérationnel, c'est dans le cadre de verdure d'Unias qu'a eu lieu cet-

te fameuse empoignade (en toute amitié bien sûr !) entre les toujours jeunes footballeurs critériums de Boisset et une équipe composée de collaborateurs de Groupama qui fait tant pour le sport local : il faut dire que les Mutuelles Loire Haute-Loire doivent assurer plus des trois quarts des joueurs du critérium, sous le logo qui représente un village, et qu'on est donc en pays de connaissance.

Le correspondant Groupama de Boisset, c'est Gaby Gallet, dont on connaît le dynamisme, mais qui a décliné de prêter son pied pour faire partie de l'équipe Groupama. Par contre, il a prêté sa main pour tenir le drapeau de touche.

Boisset critérium a désormais de nouveaux maillots, la victoire sera au rendez-vous de tous les matches.



Les deux équipes : combativité et amitié

Les entraînements avaient lieu sur un terrain appartenant à Roger Devaux, le premier président... ou bien dans un pré ayant servi lors d'une rencontre intervillages avec Chalain-le-Comtal.

Le premier match eut lieu à Chalain le lundi de Pâques 1971. L'équipe de Boisset était composée de Jean-Pierre Roux, Pierre Joassard, Gérard Methon, Robert et Gérard Gouttefarde, Noël et Jean Grange, Maurice Pouilly le gardien de but, Jean Jacques Michaud, Serge Gallet, Jean-Michel Roux, René Pagès, René Gaulin, Marcel Chambon.

Un point capital résidait dans l'achat des maillots et le choix de la couleur qu'allaient arborer nos débutants. Leur portefeuille garni des subsides apportés par les premières activités du Club, deux coéquipiers s'en furent à Feurs faire cette acquisition indispensable. Le choix ne s'offrit même pas à eux : il n'y avait que 13 maillots aux mêmes couleurs, rouge et blanc, et des shorts blancs. C'est ainsi que Boisset arbora les couleurs monégasques depuis ce jour mémorable ! Le temps était beau, ensoleillé avec une petite brise, les pâquerettes étoilaient la verdure des talus. Nos équipes remportèrent un succès mérité. Même le but marqué par Robert Chazelle de l'équipe de Chalain, dans les cages de Boisset... à son grand désespoir ! Gaby Gallet a eu depuis cette époque la charge du secrétariat, pendant longtemps il assura la mission de tenir en ordre les comptes et ce ne fut pas toujours simple !...

Bien vite nos garçons désirèrent un "terrain". Constitués en équipes, munis de ballons, chaussures, maillots flambant neuf, il fallait absolument dénicher dans les 806 hectares de la commune, quelques arpents pour s'échauffer ! Jean Vially notre électricien local leur loua, début 1972, un terrain pour la somme de 450 F par an (archives du Club) sur le lieu-dit "à Goué". Le 18 mai eut lieu l'affiliation à la Fédération Française de Football. Le terrain fut aplani, les cailloux enlevés par les jeunes ; ce morceau de varennes avait besoin d'être nettoyé de toutes les pierrailles qui peuplent ce genre de sol. On y sema de l'herbe.

Situé sur la route qui va de Boisset à l'Hôpital-le-Grand, on y arrivait par un sentier rural à gauche, en face de la propriété de Jacques Gaillard. Après avoir traversé un petit pont sur l'artère du canal du Forez on était arrivé sur l'emplacement trouvé. A l'est se trouve la propriété Largué. Jusqu'en 1974 c'est ici qu'eurent lieu les compétitions et entraînement du foot de Boisset.

La lecture des comptes rendus des réunions et des activités montre l'enthousiasme, l'impatience et le désir d'indépendance de la section football à l'intérieur de l'association Jeunesse et Sports. L'inscription à la fédération, l'entretien du terrain, la nécessité d'installer des vestiaires, l'achat des ballons, les assurances, les frais afférents aux déplacements, cotisations, arbitrages, dégâts divers, toutes ces dépenses occasionnèrent un besoin d'argent inévitable et une surveillance étroite des locaux et des utilisateurs.

En 1973, il fut décidé que pour toute voiture automobile circulant sur le terrain il y aurait une pénalité de 10 F à chaque incartade. Le coût du vestiaire est estimé à 6 000 F au 23 février 1974. Les comptes rendus évoquent les divers tournois avec Chalain, Champdieu, Chambéon, Prétieux, Chazelles-sur-Lyon, Estivareilles, Sury-le-Comtal, l'Hôpital-le-Grand... les aménagements apportés au terrain (installation de grillages protecteurs) ainsi que les activités annexes : bals, théâtre, ramassage de papier, concours de belote. Cette dernière activité étant nécessaire pour grossir les fonds souvent maigres du foot.

En 1974, la municipalité de Boisset loue un terrain appartenant à Antoine Gerin, au Cerizet, pour y installer le foot en remplacement du précédent. Cet endroit a l'avantage d'être en bordure de route avec un accès plus facile pour tous.

Le traçage du terrain et l'implantation des cages a lieu le 27 juillet. Une section football est créée à l'intérieur du Club. Fernand Maurin en est le président. En septembre ce sera l'installation

des mains courantes pour cerner l'aire du jeu et en octobre l'organisation "Assurances" est mise en place.

Il existe à cette époque des équipes juniors, cadets et minimes. Le 1er mai 1975 le challenge Andrée Vially (mairie de Boisset) est mis en compétition et le 1er juin on relève la présence d'une équipe féminine à Boisset avec les vétérans, cadets, juniors etc. Le terrain demande une solide et sérieuse réfection. En 1976, sous la responsabilité de Fernand Maurin elle est décidée.

En 1977, deux tournois ont lieu au village, le 8 mai pour les filles et le 29 mai pour les garçons. L'organisation d'un voyage à Mâcon le 19 juin 1977 pour une compétition fut, paraît-il, rocambolesque ! Toute cette activité frémissante autour du "ballon rond" marque la popularité du foot parmi nous. C'est le 18 juillet 1981 que la section football se sépara définitivement du Club Jeunesse et Sports et vola de ses propres ailes. C'est aussi cette année-là que le club s'installe sur le terrain municipal de Grataloup où il est toujours. Les installations sanitaires et électriques ont apporté un aspect plus moderne à cet emplacement utilisé plusieurs fois par semaine pour des entraînements ou des matches. Le club de foot a fêté ses quinze ans d'existence en 1986 et ses 20 ans en 1992. Ces festivités ont permis de regrouper deux générations de sportifs sur un même plateau.

Notre association communale si vivante en sa diversité a connu de grandes joies, de folles journées, de dures défaites, des mariages heureux mais aussi des épreuves. Le décès subit sur le terrain de Roger Roux en 1981, l'accident qui coûta la vie à Bernard Court en janvier 1987 marquent d'un point tragique la vie du club comme les départs de Lucien Rivoire et de François Guillien.

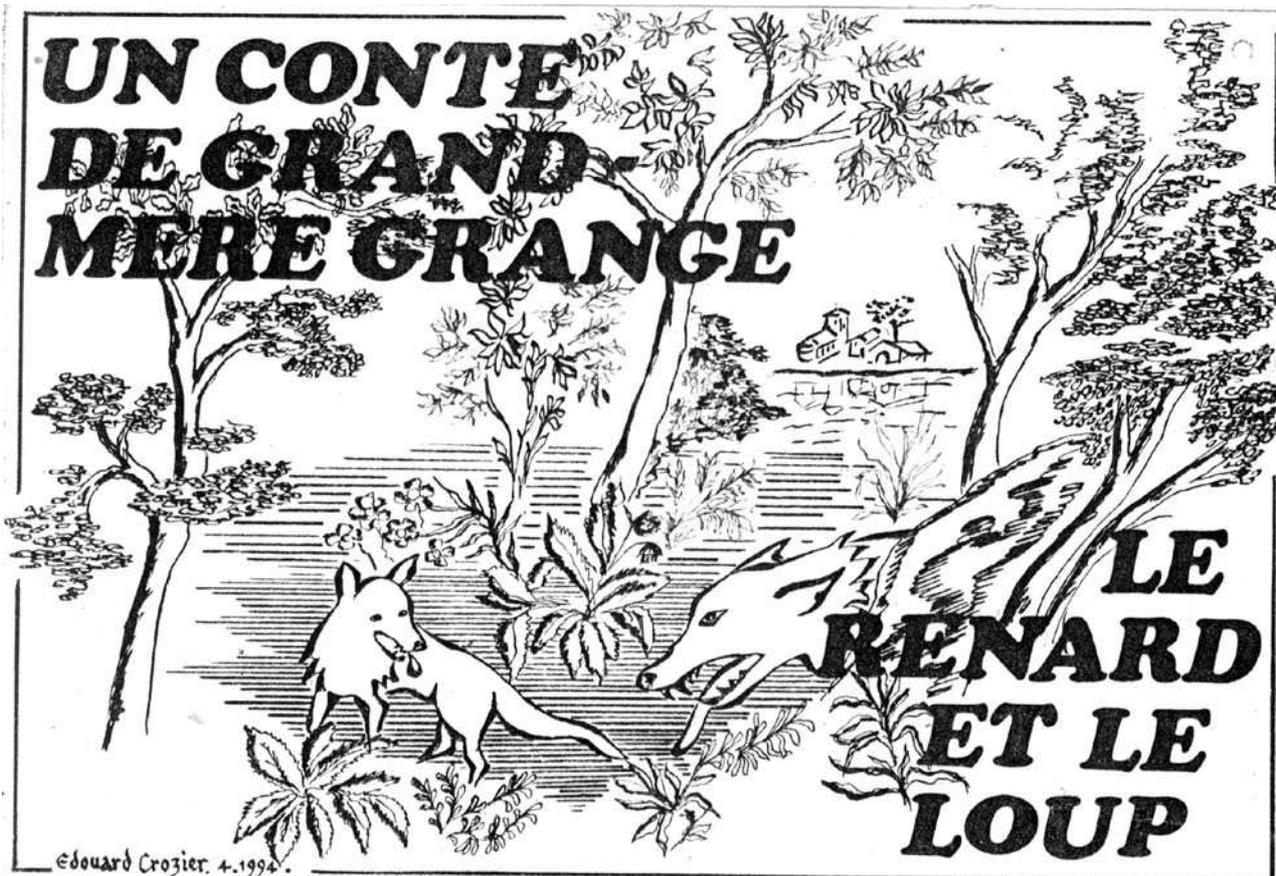
A travers tous les visages de ceux qui sont venus jouer avec nous hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, soyons fiers du dynamisme et de la convivialité que peut apporter le sport dans un petit village comme le nôtre¹.

En cette année 1995, il faut mentionner l'accès des footballeurs de Boisset à la finale de la coupe de la Loire, jouée le 19 février 1995. Malgré son insuccès puisque nos jeunes ont été battus par Roche-St-Genest par huit buts à zéro, c'est la première fois depuis sa création que le club de foot est allé jusqu'à ce match final. En tout cas ils ont "joué avec courage et bonne humeur au cours d'une rencontre réalisée dans un excellent esprit"² si l'on en croit le chroniqueur sportif. Bravo !



¹ Cette petite histoire du football à Boisset a été réalisée grâce aux concours de Gabriel Gallet et de Noël Grange ainsi que Pierrette Roux pour les photos, d'après des souvenirs communs et les archives du Club Jeunesse et Sports. Merci à tous.

² "Le Progrès" du 20 février 1995, p. 6.



Cette vieille histoire de loup qui a plus d'un air de ressemblance avec le Roman de Renart était contée par ma grand-tante Jenny Gagnère.

Les histoires de loups ont enchanté notre enfance. Elles symbolisaient la terreur, par le souvenir ancestral de leurs hurlements dans les nuits d'hiver, aux portes des étables, la bêtise constante, toujours humiliée par les moqueries de Renard, et les farces, omniprésentes dans notre folklore forézien.

A Boisset, il y a : Grataloup, Trappaloup, preuves indéniables que les loups rôdaient ici. On dit que la création du chemin de fer les a chassés de la plaine. Ils sont partis dans les Bois Noirs, en Ardennes puis en Scandinavie.

Qu'importe, il y a longtemps, longtemps... au temps où les bêtes parlaient, au temps où les bergères filaient le chanvre en gardant les vaches, au vieux temps des araires, des "cartonnées" de terre, des blouses bleues et des guêtres de cuir, des gardeuses d'oies, des "vachards"¹ qui séchaient dans la "chazère"² sous le "chapit"³, il y avait un loup dans la Garenne. Pas un loup méchant, une bête efflanquée avec l'air d'un type qui n'aurait pas mangé son saoul de "baratton"

¹ Fromages essentiellement confectionnés avec du lait de vache.

² Cage grillagée où on mettait sécher les fromages.

³ Hangar.

et de "truffes en barboton"⁴ au souper. Un loup avec sa compagne et deux petits, noirs et bourrus comme les chats du mois de mai⁵.

Comme Loup était un peu feignant il essayait de trouver des détours pour rapporter sans peine des vivres à la tanière. Il chapardait une poule par ci, un canard par là, une bête crevée jetée sur le fumier de la verchère. Un matin, il partit tôt pour guetter les agneaux de chez Cador, à la Terrasse... Le chien de Cador le chassa avec des babines retroussées sur des crocs insolents.

Reniflant du côté de bise, il huma une odeur puissante de viande rôtie. Cela venait du Clos du marquis d'Apchon (ces gens-là ne pensent qu'à se goinfrer, aux frais de leurs domestiques !). Vers le moulin, il vit entre les herbes drues et les reines des prés en fleur, Renard, tout vif, tout pimpant, queue flamboyante et rousse comme les érables en automne ! Il lui expliqua son souci. Pétri de malice, Renard lui dit :

- Viens donc à la "peschoire"⁶ d'en haut ; il y a des tanches, des carpes, des barbeaux, des blancs, de quoi te régaler pendant huit jours !
- Et comment ferons-nous ?
- Tu verras, il y a un panier, une corde, on va faire une pêche sensationnelle !

Arrivés au bord de l'eau, Renard attacha solidement avec la corde le panier vide à la queue de Loup en lui recommandant de bien s'accrocher au peuplier pour ne pas glisser dans l'herbe. Pendant ce temps, il plongerait, mettrait les poissons dans le panier et Loup s'en irait avec une "massotée"⁷ de poissons !

Loup s'assit dans l'herbe, tourna un peu la tête pour voir flotter le panier sur l'étang. Au bout d'une minute, il entendit barboter près de la rive.

"Ca y est, j'en tiens un, ne bouge pas." Et vlan, Renard jeta un gros caillou bleu dans le panier qui s'enfonça brusquement.

- Il est gros ?
- Bien sûr, et il y en a un paquet. Cramponne-toi bien.

Les minutes passèrent vite, le panier se remplissait. Loup se lécha les babines... Que ce serait bon ! Renard sur la rive opposée, lorgna vers son compère, le regard emplí de sous-entendus malveillants. Il plongea à nouveau, de plus en plus le panier tirait sur la queue de Loup qui pleurait d'émotion en pensant à la générosité de son ami.

"Merci, merci... c'est lourd, je ne peux plus résister."

Renard émergea à peine entre deux vagues pour répliquer d'un ton sec : "Tu oses te plaindre? J'ai failli me noyer trois fois pour te rendre service !"

Loup soupira atrocement. Soudain, un choc subit ébranla si fort le panier qu'une douleur fulgurante parcourut le loup jusqu'au cerveau ! Il poussa un hurlement terrible. Les gens de

⁴ Mets fait de pommes de terre coupées assaisonnées de graisse de porc ou saindoux, de laurier, d'oignons.

⁵ Les chatons nés au mois de mai sont réputés ne pas vivre longtemps.

⁶ Peschoire ou pêchoire : petit étang avec réserve de poissons.

⁷ Contenance du char à deux roues nommé "massot".

Goué, de Seyves, même du Perrier se cachèrent dans leurs maisons. "Bausseigne"⁸ ! sa queue, la corde, le panier, les cailloux gisaient au fond de la peschoire.

Renard sortit de l'eau, s'ébroua sous le nez de Loup, dans une gerbe de gouttes, cligna de l'oeil, lança : "Adieu, cher ami. Bon appétit !"

Loup, misérable, amputé, s'allongea dans l'herbe en poussant un gémissement à fendre le coeur des pierres. Puis, péniblement, il se mit debout, se faufila derrière le mur du Clos pour échapper aux regards du Toine qui "enchapelait"⁹ sa "daille"¹⁰. En passant vers les Collades, il vit trois bergères qui filaient le chanvre, sous le gros chêne du pré.

Fraîches et roses, elles chantaient en faisant virer la "coche"¹¹ sur le fuseau pour tendre le fil descendant de la quenouille. Doucement, à pas feutrés, Loup s'approcha. Lorsqu'elles le virent, les trois fillettes muettes de peur se signèrent clouées sur place. Tout pantois, Loup montra son état lamentable, les priant poliment de bien vouloir lui faire une queue avec du chanvre cardé.

A grands éclats de rire, rassurées, elles lui ajustèrent une superbe touffe au moins aussi longue que la queue de Renard.

Ayant ainsi retrouvé sa parure, il accompagna les bergères, si heureux d'avoir derrière lui l'appareil qui lui donnait prestige et beauté. C'était l'époque où bêtes et gens vivaient en bonne intelligence, un petit paradis terrestre en quelque sorte.

On fêtait la Saint-Jean d'été, ce soir de juin où partout, de la plaine aux monts proches, les "raillis"¹², allaient briller dans la nuit, pour saluer le jour le plus long de l'année. Les garçons avaient amassé un énorme tas de branches vers le Gué de la Mare.

A la nuit, toute la jeunesse, les parents, les grand-pères et grand-mères se rassemblèrent pour danser et chanter. Les bergères y emmenèrent Loup en lui recommandant de rester tranquille à côté des buissons. Etaient là ce soir-là les bouviers, les laboureurs, les bergères, le meunier, les demoiselles du château, le notaire, le "ganais" et la "ganaise"¹³ de l'Isle, la bonne du curé... et même le curé, venu pour bénir le feu¹⁴ et s'ébaudir avec ses ouailles. Il fallait voir les gars, les filles sauter lestement par-dessus le "railli" sous les applaudissements de tous !

Loup regardait, le coeur gonflé de reconnaissance envers les fillettes et plein de repentir au souvenir de ses larcins. Il voulut tenter un exploit pour montrer sa joie. Prenant son élan, au-dessus du brasier faiblissant, il exécuta un vol plané qui fit bailler d'admiration le tailleur et le charpentier ! Hélas, hélas !... La longue queue de chanvre s'enflamma et ce ne fut pas un loup

⁸ Exclamation de pitié.

⁹ Aiguissait.

¹⁰ Faux.

¹¹ Petit instrument de fer muni d'un bec qui servait aux fileuses pour tirer le fil et l'enrouler autour du fuseau.

¹² Feux allumés le mardi gras ou le jour de la Saint-Jean.

¹³ Le maître et la maîtresse de maison.

¹⁴ Pour christianiser ses coutumes venues des vieux rites païens, l'Eglise demandait de bénir ces feux de joie.

que l'on vit... mais un météore pareil à la comète de Halley¹⁵, qui s'abattit dans la rivière, pour éteindre sa torche.

Que trouva-t-il devant lui ? Renard, tout frétilant, qui se tenait les côtes en riant à gueule déployée : "Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu faisais cuire la friture ? Tu l'as renversée ?..."

Loup s'en fut cacher sa honte, sa douleur et sa faim.

Depuis ce temps-là les loups ont disparu de Boisset.

¹⁵ Comète visible tous les soixante-quinze ans et portant une longue chevelure d'astéroïde appelée queue.

A VOUS LECTEURS...

Lorsque vous fermerez ce livre d'une histoire
Sur la dernière page... de tous ces souvenirs,
Vous penserez alors que c'est une mémoire
Qui surgit de ces pages, claire comme un sourire.

Un jour, on reprendra la plume et le papier,
On recommencera cette prose jaunie,
Pour parfaire l'ébauche que l'on a esquissée
Ce jour fera chanter nos âmes éblouies !

O mon petit pays, mon cher petit Boisset
Dévoile à nos esprits un peu de tes mystères,
Dis-nous encore, tout bas, un de ces vieux secrets
Que d'anciens parchemins partagent avec les pierres...

Il n'est pas de pays, il n'est pas de village
Qui ne puisent leur source au coeur de ce message :
"Ce n'est qu'avec l'amour qu'on peut écrire ces pages".

M. G.

TABLE

- p. 3 Présentation.
- p. 5 Rappelle-toi.
- p. 6 Les croix du village.
- p. 10 La cloche de l'église.
- p. 15 Processions d'autrefois.
- p. 20 Contrats de mariage.
- p. 25 Généalogie de la famille Gerin.
- p. 26 Mairies ou maisons communes.
- p. 29 Maires et municipalités de Boisset-les-Montrond.
- p. 37 Lieu-dit "le Cerizet".
- p. 47 Lieu-dit "Grataloup".
- p. 48 Quand le premier tramway de France passait à Boisset.
- p. 51 La sériciculture à Boisset.
- p. 55 Métiers et gens d'hier.
- p. 57 Un siècle d'activités à Boisset.
- p. 62 Le sport au village.
- p. 69 Le renard et le loup.
- p. 73 A vous lecteurs...

Supplément au n° 62 de **VILLAGE DE FOREZ**

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Rédaction : Joseph Barou

Abonnement-diffusion : Philippe Pouzols

Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danièle Bory, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean Guillot, Marie Grange.

Illustrations : Roger Faure, Edouard Crozier.

Couverture : Edouard Crozier.

Dépôt légal : 2e trimestre 1995.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, St-Etienne.